



*Les Marées de Verre*

Seb Le Réveur

# Les Mares de Verre

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'écume noire	5
Chapitre 2 : L'œil du vautour	10
Chapitre 3 : Le fantôme du Sirocco	16
Chapitre 4 : Le pacte de Goulven	19
Chapitre 5 : Palier 1 : La zone de lumière (10 mètres)	24
Chapitre 6 : L'esthétique de la décomposition	27
Chapitre 7 : Les racines de granit	31
Chapitre 8 : Palier 2 : La thermocline (20 mètres)	36
Chapitre 9 : L'ombre du Sirocco s'allonge	40
Chapitre 10 : Le cri des oiseaux mazoutés	45
Chapitre 11 : Palier 3 : La zone crépusculaire (30 mètres)	50
Chapitre 12 : La confession des courants	55
Chapitre 13 : L'écologie du mensonge	59
Chapitre 14 : Palier 4 : La narcose (45 mètres)	64
Chapitre 15 : Le twist de la carcasse	68
Chapitre 16 : La dernière remontée	72
Chapitre 17 : L'abysse de la vérité	77
Chapitre 18 : Diffusion orchestrée	80
Chapitre 19 : Sacrifice et Rédemption	84
Chapitre 20 : La mer rend les comptes	88



# Chapitre 1

## L'écume noire

Le vent de Ker-Avel n'était jamais une simple brise ; c'était un souffle ancien, chargé de sel et de reproches, qui s'engouffrait sous les vêtements pour venir frôler la peau avec la froideur d'un souvenir que l'on aurait préféré oublier. Ce matin-là, sur la pointe du Raz-Noir, l'air possédait une consistance nouvelle, presque solide. Une pression invisible pesait sur les épaules d'Iris, une lourdeur atmosphérique qui semblait vouloir la clouer au granit millénaire de la falaise.

Elle se tenait là, silhouette frêle mais indomptable, les bottes ancrées dans la roche sombre. Devant elle, l'océan n'était plus ce miroir d'émeraude et d'argent qu'elle aimait tant explorer. Il était devenu une plaie ouverte. Le sang noir de la terre, cet étouffement visqueux d'un noir d'encre, venait lécher les flancs de l'île. L'odeur était insoutenable : un mélange âcre d'hydrocarbures, de varech en décomposition et de mort imminente. C'était une exhalaison qui s'insinuait dans la gorge, collait aux cheveux, s'imprégnait dans les pores comme une marque d'infamie.

Iris ferma les yeux, cherchant à retrouver le rythme de sa propre respiration. Mais le silence en elle était trop vaste. Depuis dix ans, elle habitait ce mutisme comme une maison aux fenêtres condamnées. Ses cordes vocales étaient des cordes de violon rompues. Pour elle, parler, c'était prendre le risque de laisser s'échapper le spectre du \*Sirocco\*. Elle se souvenait de la morsure de l'eau glacée cette nuit-là, du cri du métal déchiré, et de ce visage... le visage du frère d'Elias qu'elle n'avait pas pu saisir à temps.

Soudain, un craquement de gravier rompit la monotonie du ressac. Elle n'eut pas besoin de se retourner. Il y a des êtres dont la simple proximité modifie la

température de votre propre sang.

Elias franchit la frontière invisible qu'elle avait tracée entre eux. La chaleur qui émanait de lui dévora le froid résiduel de la brume. Iris sentit le duvet de son propre bras se hérissier, non pas sous l'effet de la bise, mais sous la pression de cette proximité interdite. L'odeur d'Elias lui parvint : un parfum de tabac froid, de cuir usé et cette note métallique, presque électrique, qui émane de ceux qui ont passé trop de temps sur les champs de bataille.

— On dirait que l'enfer a fini par remonter, Iris, dit-il d'une voix rauque, qui avait le grain du sable que l'on écrase sous ses dents.

Iris ne répondit pas. Elle sentit son regard sur sa nuque, un poids plus lourd que la marée noire elle-même. Elias fit un pas de plus. Il y avait dans cette approche une violence douce, une promesse de collision.

— Regarde-moi, murmura-t-il.

C'était une supplique déguisée en ordre. Iris tourna lentement la tête. Leurs regards se télescopèrent. Les yeux d'Elias étaient deux fragments de verre fumé, hantés par les images capturées aux quatre coins du globe. Elle y vit le deuil persistant d'un frère et cette soif de vérité qui la mettait à nu. Elle posa sa main sur son thorax, là où le cœur cognait trop fort. Elle aurait voulu lui dire qu'elle était désolée. Mais sa gorge restait un désert de sel.

— L'île est en train de mourir, Iris. Et nous avec. Les cales de ce cargo ne cachent pas un accident, elles cachent un crime.

Il s'approcha encore. Il était si près qu'elle pouvait entendre le sifflement de sa respiration, un peu brisée. Elle sentit l'envie folle de poser sa main sur son bras, de vérifier s'il était aussi réel qu'il en avait l'air. Mais elle resta immobile, une statue de

chair et de regrets. Un cri de mouette déchira le ciel. L'oiseau, les ailes maculées de noir, retomba lourdement dans les flots. Iris tressaillit. Elias tendit la main, ses doigts effleurant presque sa joue sans oser s'y poser. La chaleur de sa paume était une invitation au naufrage.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? Ton silence me tue plus sûrement que cette marée.

Elle plongea ses yeux dans les siens. Ils étaient deux épaves échouées sur le même rivage. À cet instant, le temps se suspendit. Il n'y avait plus que l'odeur du pétrole et leurs cœurs désaccordés. Le vent tourna brusquement, apportant une vapeur toxique. Elias rétracta sa main, le visage se refermant en un masque de détermination amère.

— Si tu veux vraiment te racheter, Iris, ne reste pas ici à regarder l'océan s'asphyxier.

Il se détourna et s'éloigna. Iris resta seule, les poumons brûlants. Elle descendit vers le hangar de la capitainerie. Là, dans la pénombre, elle sangla la bouteille d'oxygène sur ses épaules. Le poids de l'acier l'écrasa soudain, symbole matériel du secret qu'elle portait depuis une décennie. Chaque sangle ajustée était un cran de plus dans sa résolution.

Elle atteignit le quai. L'eau ne clapotait plus ; elle gémissait sous la mélasse huileuse. Elias l'attendait au bord de la jetée, silhouette sombre contre le ciel de plomb. Sans un mot, elle s'assit au bord du précipice, ajustant son détendeur. \*Un souffle long, un silence, un souffle court.\*

Iris bascula en arrière.

L'entrée dans l'eau fut un choc brutal. Le froid la saisit comme une main de fer. Elle descendit, traversant la nappe visqueuse pour atteindre les profondeurs où l'eau redevenait d'un bleu d'encre. La pression s'accumula contre ses tempes, une caresse brutale. Dans le halo de sa lampe, la cathédrale de rouille apparut : le cargo. Elle

s'approcha de la coque déchirée, là où les fûts toxiques gisaient comme des cadavres métalliques. La vérité était là, à portée de main, aussi noire que le passé.

Ses réserves d'air s'amenuisèrent. Elle devait remonter. Elle lutta contre l'ivresse des profondeurs, le souvenir d'Elias agissant comme un fil d'Ariane. Lorsqu'elle émergea enfin, crevant la surface goudronneuse, elle vit Elias s'agenouiller sur le bord glissant du quai.

Leurs mains se télescopèrent. Le cuir de ses gants contre la peau nue d'Elias créa une friction sauvage. À cet instant, l'électricité qui parcourait Iris ne venait plus de l'orage, mais de cet homme qui l'arrachait littéralement au néant. Il la hissa sur le béton froid. Elle s'effondra contre lui, le poids de l'équipement et de l'effroi l'écrasant.

Elias ne posa pas de questions. Il l'enveloppa de ses bras, ignorant la saleté huileuse qui souillait ses vêtements. Il posa sa joue contre sa cagoule humide, respirant l'odeur de sel et de peur qui émanait d'elle.

— Je te tiens, murmura-t-il contre son oreille. Tu ne couleras plus.

Iris enfouit son visage dans le creux de son cou, sentant la chaleur de sa peau brûler à travers le froid résiduel de l'Atlantique. Elle s'écarta juste assez pour le regarder. Elle prit sa main et la posa sur son propre cœur. Puis, elle pointa le doigt vers l'abîme qu'elle venait de quitter.

Elias comprit. Il prit son visage entre ses mains, ses pouces caressant ses pommettes rougies. La douceur de sa peau sous le sel était une promesse de rédemption.

— On va le faire, dit-il d'une voix rauque. Ensemble.

Alors qu'ils s'éloignaient du quai, leurs ombres se confondirent sur le granit. La marée de verre pouvait bien monter, ils avaient appris à respirer sous l'eau. Dans l'obscurité

de Ker-Avel, une étincelle venait de s'allumer, prête à embraser leurs solitudes respectives.

# Chapitre 2

## L'œil du vautour

Le vent sur Ker-Avel ne se contente pas de souffler ; il siffle une litanie que personne ne veut plus entendre. C'est un souffle âpre, chargé de sel et d'amertume, qui s'immisce sous les lainages les plus épais pour venir caresser la peau avec la froideur d'un reproche. Ce jour-là, l'air avait une odeur de fin du monde : celle du pétrole lourd, ce sang noir de la terre qui venait s'échouer en rubans visqueux sur le granit sombre des falaises.

Elias descendit de la passerelle du vieux ferry, le \*Bihan\*, avec la sensation d'entrer dans un rêve dont il connaissait déjà la chute. Ses doigts, engourdis par la traversée, se resserrèrent sur la sangle de son sac photo. Pour lui, chaque battement de l'obturateur était une tentative de figer le temps, de capturer une vérité qui lui échappait sans cesse. Mais ici, sur cette île de son enfance qu'il avait fuie comme on fuit un incendie, la vérité n'avait pas besoin d'être capturée. Elle flottait partout, étouffante.

Ses bottes heurtèrent le quai avec un son mat qui résonna dans sa poitrine comme un second cœur. Il s'arrêta, fermant les yeux pour humer l'atmosphère. Sous l'odeur écœurante des hydrocarbures, il y avait encore celle, immuable, de la mousse mouillée et de la pierre ancienne. Et puis, ce silence. Un silence de cathédrale profanée.

À quelques mètres de là, une silhouette se découpait sur le ciel de plomb.

Iris.

Elle se tenait droite, presque rigide, au bord de l'eau souillée. Elle portait une

combinaison de plongée à demi abaissée, révélant un pull de laine grise dont les mailles semblaient tricotées avec la brume elle-même. Ses cheveux, d'un noir d'encre, étaient collés à ses tempes par l'humidité, et son profil semblait taillé dans le même granit que l'île. Elle resta immobile, le dos offert au vent, comme si elle attendait que le son des pas d'Elias s'évapore.

Le temps est un artisan cruel ; il efface les détails, mais il polit les souvenirs jusqu'à ce qu'ils deviennent tranchants. Iris n'avait pas changé, et pourtant, elle semblait porter sur ses épaules le poids de tous les océans. Elle était cette plongeuse dont on murmurait le nom avec crainte, celle qui descendait là où la lumière refuse d'aller.

Il s'approcha. Le craquement des graviers la fit tressaillir. Elle tourna la tête lentement. Leurs regards se percutèrent.

C'était un choc thermique. Le bleu de ses yeux à elle était celui des profondeurs abyssales, un bleu qui ne connaît pas le soleil, tandis que le regard d'Elias, fatigué par les poussières des zones de guerre, cherchait une issue de secours.

— Tu es revenu, dit-elle simplement.

Sa voix était basse, un murmure de ressac. Ce n'était pas une question, c'était un constat d'échec.

— On m'a envoyé couvrir la catastrophe, répondit-il, sa propre voix lui paraissant rauque, étrangère.

Il fit un geste vers la nappe noire qui léchait les rochers. Iris esquissa un sourire amer qui ne toucha pas ses yeux.

— La catastrophe, Elias ? Elle a eu lieu il y a dix ans. Ce que tu vois là, c'est le vomit de la mer qui nous rend nos péchés.

Elle fit un pas vers lui. Il put sentir la chaleur qui émanait de son corps malgré le froid ambiant. Elle dégageait un parfum complexe : un mélange de néoprène, de sel et de cette odeur de peau propre, légèrement poivrée, qu'il aurait reconnue entre mille. Malgré lui, il se souvint de la sensation de ses mains sur son visage, une éternité auparavant, avant que le \*Sirocco\* ne sombre, avant que son frère ne devienne une ombre parmi les algues.

— Ne cherche pas ici une poésie que tu ne mérites pas, reprit-elle, son ton se durcissant. L'île souffre, et toi, tu viens avec ton objectif pour regarder son agonie.

— Je cherche juste la vérité, Iris.

— Elle est au fond. Et elle n'aime pas qu'on la dérange.

Elle s'approcha encore, si près qu'il put voir les minuscules cristaux de sel déposés sur ses cils. Elle posa une main sur l'objectif de son appareil photo. Le contact de ses doigts, froids et rugueux, envoya une décharge électrique dans tout le bras d'Elias. C'était un toucher de sentinelle.

— Rentre chez toi, Elias. Avant que l'île ne décide de te garder.

Elle fit demi-tour, ses bottes crissant sur le sol. Elle marchait avec une grâce fatiguée. Elias resta là, le cœur battant à un rythme irrégulier, comme une montre dont le mécanisme serait faussé par le sable.

L'après-midi s'étira, gris et pesant, jusqu'à ce que le rendez-vous inévitable les ramène au port. La plongée ne pouvait plus attendre. Goulven, le maire, pressait Iris d'aller inspecter la coque du cargo échoué. Elias, par la force d'un laissez-passer de presse et d'une obstination de naufragé, obtint de descendre avec elle.

L'immersion fut une plongée dans l'encre. L'eau était sombre, une soupe de particules noires qui dansaient dans le faisceau de leurs lampes. Elias sentit la pression écraser sa poitrine, mimer le manque d'air qu'il ressentait depuis son arrivée.

Vingt mètres. Trente mètres.

La carcasse de ferraille surgit du néant. Le cargo reposait sur le flanc, comme une bête abattue. Iris s'arrêta devant une brèche béante. Elle pointa sa lampe vers l'intérieur, révélant des fûts métalliques laissant échapper une substance visqueuse. C'était la preuve du sacrifice de l'île pour quelques pièces d'argent.

Dans le silence abyssal, troué seulement par le sifflement du détendeur, Iris s'approcha de lui. Elle posa sa main sur la vitre de son masque. Dans ce huis clos de pression et de mort, ils se retrouvèrent. Ce n'était pas un baiser, c'était une transfusion d'âmes. Elias ne voyait plus les fûts de poison, il ne voyait que la fêlure dans le regard d'Iris, cette vulnérabilité qu'elle cachait sous la surface.

La remontée fut lente, un palier de décompression pour leurs esprits saturés de secrets. Lorsqu'ils crevèrent enfin la surface, le vent de Ker-Avel les gifla. Iris nageait vers une crique abritée, loin des regards du port.

Ils atteignirent la cabane nichée au creux de la falaise, un refuge de bois flotté et de pierres sèches. À l'intérieur, Elias s'empressa d'allumer un feu. Les flammes dansèrent bientôt, projetant des ombres protectrices sur les murs.

— Tu vas geler, dit-il doucement en lui tendant une couverture de laine épaisse.

Iris s'assit sur un banc, ses épaules affaissées. Elle avait retiré le haut de sa combinaison, ne gardant que son pull humide. Elias s'approcha pour l'envelopper. En ajustant la laine, ses mains effleurèrent sa nuque. La peau d'Iris était d'une pâleur de nacre, glacée par l'océan, mais sous ses doigts, Elias sentit la chaleur du feu qui

commençait à la faire rougir. Ce contraste thermique, entre l'humidité persistante de leurs cheveux et l'ardeur de l'âtre, créait une tension insoutenable.

— Pourquoi es-tu revenue, Elias ? murmura-t-elle.

Sa voix était un souffle de sable qui s'écoule. Elias s'agenouilla devant elle, enserrant ses mains froides.

— Parce que je n'ai jamais vraiment remonté, Iris. Mon âme est restée coincée dans cette épave, tout comme la tienne.

Il approcha son visage du sien. L'odeur de pétrole s'effaçait enfin, remplacée par celle, renaissante, de sa peau chauffée par le feu, ce parfum de jasmin et de varech. Iris ferma les yeux, une larme traçant un sillon clair à travers le sel qui poudrait ses pommettes. Elle s'appuya contre lui, son front reposant dans le creux de son épaule.

Le baiser qui suivit ne fut pas une explosion, mais une immersion. Les lèvres d'Iris avaient le goût du sel et d'une douceur de fruit mûr caché sous une écorce de glace. Elias y mit toute sa peur, toute sa solitude. C'était une étreinte de naufragés, désespérée et magnifique.

Ils s'aimèrent sur le plancher de bois qui craquait comme le pont d'un navire en pleine tempête. Chaque caresse était une question, chaque soupir une réponse. Dans l'obscurité de la cabane, la chaleur du foyer faisait briller la sueur sur leurs corps entrelacés. Elias découvrait la courbe de ses hanches, un horizon qu'il ne voulait plus quitter. Sous ses doigts, la culpabilité — cette ancre qu'ils traînaient depuis dix ans — semblait enfin lâcher prise.

Plus tard, alors que le feu n'était plus qu'un lit de braises rougeoyantes, ils restèrent l'un contre l'autre.

— On le fera ensemble, finit par dire Iris, sa voix retrouvant une force nouvelle. On montrera ce qu'il y a là-dessous.

Elias la serra plus fort, respirant l'odeur de ses cheveux, ce parfum de tempête apaisée. Il savait que le combat serait long, mais il n'avait plus peur. L'œil du vautour s'était fermé, laissant place au regard d'un homme qui venait de trouver sa raison de vivre au milieu des décombres. Sur Ker-Avel, la marée noire continuait de ramper, mais dans la cabane, la vie de verre, autrefois brisée, commençait à se polir à nouveau. Fragile. Toxique. Mais magnifique.

# Chapitre 3

## Le fantôme du Sirocco

Le souvenir avait le goût du sel rance et l'odeur entêtante du gazole qui stagne sur une mer trop calme. Pour Iris, le passé n'était pas une terre lointaine que l'on observe avec nostalgie depuis le rivage ; c'était une marée qui remontait sans cesse, une eau glacée s'insinuant sous la peau jusqu'à faire trembler le cœur.

Ce soir-là, sur la jetée de Ker-Avel, l'air était chargé de cette électricité lourde qui annonce les orages de l'âme. Iris se tenait debout, les doigts crispés sur le garde-corps en fer rongé par les embruns. Le métal était froid, presque cruel, mais elle recherchait cette douleur physique pour ne pas sombrer tout entière dans l'abîme. Dix ans. Dix ans que le \*Sirocco\* reposait par quarante mètres de fond, et pourtant, l'odeur de la nouvelle marée noire qui souillait les côtes de l'île ce soir agissait comme un déclencheur violent, déchirant le voile du temps.

Elle ferma les yeux et le vacarme du ressac s'effaça pour laisser place au chaos d'il y a une décennie. Elle revit la cabine de pilotage, sentit l'odeur du savon de Marseille sur sa propre peau — l'odeur de l'insouciance — mêlée à celle du pull en laine mouillée de Thomas. Thomas, l'antithèse de la tempête, avec sa douceur de lin et sa voix de baryton qui tentait de couvrir le hurlement des vagues.

— Iris, regarde-moi. On doit tenter le passage par les Goretts.

Elle sentit à nouveau la vibration du gouvernail, l'acier vibrant sous ses paumes. Elle avait voulu être l'héroïne, sauver le blessé dans la cale, mais son intuition avait vacillé. Un degré. Un simple petit degré de déviation. Le choc n'avait pas été une explosion, mais une déchirure, un cri de métal contre le granit qui semblait sortir des

entrailles de la terre. Puis, l'eau. Une masse de plomb liquide s'engouffrant par les vitres brisées. Dans ce chaos d'écume et de gazole, elle avait tendu le bras. Leurs doigts s'étaient effleurés — le contact le plus intense de son existence — avant que la rugosité de la peau de Thomas ne glisse. Elle l'avait vu couler, son pull de laine devenant une ombre vaporeuse dans le bleu profond, emportant avec lui le secret de sa faute.

Une main se posa sur son épaule, la ramenant brutalement au présent. Elle sursauta, ses poumons brûlant comme si elle venait de remonter trop vite d'une plongée abyssale.

Elias s'immobilisa. L'espace entre eux n'était plus fait d'air, mais de cette matière dense et invisible qui lie les survivants aux naufragés. Il ne parla pas tout de suite ; son silence était une question posée directement à la peau d'Iris. Il portait sa caméra en bandoulière, une arme et un bouclier, mais ses yeux d'orage ne cherchaient plus l'image parfaite. Ils cherchaient la vérité.

— Tu sens ça, Iris ? demanda-t-il enfin. Sa voix était un murmure écorché, une caresse de papier de verre. On dirait que l'île essaie de vomir ce qu'elle a avalé il y a dix ans.

Iris hocha la tête, incapable de produire le moindre son. Le mutisme était sa seule protection contre les hurlements contenus qui saturaient son esprit. Elias fit un pas de plus. Il était si près qu'elle sentait la chaleur vitale émaner de son manteau, un mélange de pluie, de café froid et de ce désespoir masculin qui la bouleversait.

— Tes yeux me disent que tu sais des choses que le vent ne raconte pas, murmura-t-il.

Il leva la main, hésita, puis effleura sa joue. Le contact fut une décharge. C'était la même lignée que Thomas, la même peau, mais avec une urgence différente. Iris sentit

son cœur de verre se fissurer. La culpabilité et le désir s'entrelacèrent en un courant de fond dévastateur. Elle avait envie de lui crier qu'elle était le bourreau, que sa main avait lâché celle de son frère, mais l'intensité du regard d'Elias réclamait autre chose qu'une confession : il réclamait un ancrage.

— Je suis coupable, Elias, lâcha-t-elle dans un souffle, les mots lui déchirant la gorge comme des éclats de rouille. C'est ma faute s'il n'est jamais revenu.

Elias ne recula pas. Au contraire, il ancr ses doigts dans sa nuque, la forçant à soutenir son regard.

— On est tous les deux au fond, Iris. On finit par manquer d'air à force de porter des morts.

Le passage de la confession au contact fut un saut périlleux, un besoin de survie brut. Leurs lèvres se rencontrèrent non pas comme une récompense, mais comme une nécessité absolue, comme deux plongeurs se partageant le dernier embout d'oxygène dans une cabine envahie par les eaux. Le baiser avait le goût du sel et du soulagement amer. C'était un purgatoire partagé, une manière de dire que si le passé les noyait, ils couleraient ensemble.

Sous la pression de ses lèvres, Iris sentit la décompression commencer. C'était douloureux, terrifiant, mais pour la première fois en dix ans, l'azote qui lui empoisonnait le sang semblait se dissiper. Ils restèrent là, enlacés sur la jetée, deux silhouettes sombres contre l'écume blanche. Le naufrage du *\*Sirocco\** n'était pas réparé, mais dans l'obscurité de Ker-Avel, ils venaient de trouver la seule chose capable de braver les abysses : une vérité qui ne se dit pas, mais qui se respire à même la peau.

# Chapitre 4

## Le pacte de Goulven

La salle des fêtes de Ker-Avel n'avait jamais porté son nom avec autant d'ironie. Ce soir-là, elle n'était qu'un réceptacle de bois sombre et de pierres froides, un écho sonore aux battements sourds de l'Atlantique qui, à quelques encablures, vomissait son agonie sur le granit noir. L'odeur était là, tenace, s'invitant par les fentes des huisseries mal jointes : un mélange âcre de pétrole brut, d'iode brûlé et de sel rance. C'était l'odeur d'une trahison que l'on ne nommait pas encore, une nappe de ténèbres liquides qui s'insinuait jusque dans les pores de la peau des îliens rassemblés.

Goulven se tenait derrière le pupitre en chêne, ses mains agrippées au bord du bois avec une telle force que ses phalanges blanchissaient, pareilles à des coquillages polis par les tempêtes. Sous le tissu trop étroit de son veston de velours côtelé, son cœur heurtait ses côtes comme un oiseau piégé, un rythme de condamné cherchant une issue dans une brume épaisse. Dans le creux de son estomac, le secret pesait comme une ancre de plomb : ces fûts de déchets toxiques, tapis dans les entrailles du cargo échoué, qu'il avait acceptés dans un geste de désespoir fou pour sauver l'économie de l'île. Il avait vendu le silence de l'océan pour acheter un sursis à la terre.

Au fond de la salle, adossée à un pilier de pierre, Iris se tenait immobile. Elle était une silhouette d'encre sous la lumière crue des néons. Pour Elias, qui l'observait depuis le recoin de la régie, elle était l'épicentre d'un séisme intérieur qu'il brûlait de photographier, non pas avec son objectif, mais avec ses propres sens. Iris ne parlait pas, mais son corps criait. Ses doigts s'enfonçaient dans la laine épaisse de son pull marin comme s'ils cherchaient à atteindre son propre cœur pour en calmer les soubresauts. Pour elle, chaque vague noire qui léchait la falaise lui rappelait le naufrage du \*Sirocco\*, le craquement du bois et ce frère d'Elias qu'elle n'avait pu

arracher aux abysses. Elle se sentait comme une épave habitée par des fantômes, une cathédrale de verre brisée où le vent s'engouffrait sans jamais ressortir.

Elias sentit une impulsion irrépressible de s'approcher d'elle. Il fit quelques pas, glissant entre les chaises occupées par les marins en colère. Lorsqu'il pénétra dans son périmètre intime, là où l'air devient rare, il ne dit rien. Il offrit simplement la chaleur de sa présence. Iris perçut son odeur : un mélange de tabac froid, de vieux cuir et de pluie. Une odeur de terre ferme qui heurtait sa propre fragrance de menthe sauvage et de sel.

« Regardez-le, Iris », murmura-t-il d'une voix basse, une vibration qui fit courir un frisson le long de sa nuque. « Goulven ne ment pas avec son visage. Ses yeux demandent pardon. »

Iris ne tourna pas la tête, mais Elias vit un tressaillement parcourir sa mâchoire. « On ne sauve pas une île en empoisonnant son sang », répondit-elle enfin. Sa voix était une corde de violoncelle trop tendue qui manque de rompre. « L'océan finit toujours par recracher ce qu'on a voulu lui cacher. »

Sur l'estrade, Goulven fut interrompu par la clameur d'un pêcheur aux mains noircies par le brut.

« On dit que ce cargo transportait plus que ce que disent les papiers ! »

Le silence qui suivit fut plus violent qu'un cri. Elias, observant la scène, sentit son instinct de reporter s'effacer devant une émotion plus brute. Il regarda la main d'Iris, crispée sur le rebord d'une table, les veines bleutées saillantes sous sa peau diaphane. Sans réfléchir, il posa sa main sur la sienne.

Le contact fut un électrochoc. La peau d'Iris était glacée, comme si elle revenait d'une plongée profonde, mais sous la paume d'Elias, elle commença lentement à se réchauffer. Il sentit son pouls s'accélérer, le souffle court de la jeune femme trahissant une réaction physiologique qu'elle ne pouvait plus feindre. Il ne retira pas sa main. Au

contraire, il pressa légèrement. \*Je suis là.\*

Iris retint son souffle, la conscience aiguë du poids du corps d'Elias à ses côtés. C'était une intrusion délicieuse, un début de dégel dans son hiver intérieur. Elle aurait voulu fuir, mais elle resta, ancrée par cette chaleur étrangère.

« La vérité ici est comme une méduse », dit-elle sans le regarder. « Si vous la touchez, elle vous brûle jusqu'à l'os. »

« J'ai l'habitude des brûlures », répondit-il, son souffle effleurant une mèche échappée de sa tresse.

Leurs regards se nouèrent alors avec la violence des courants contraires, là où l'eau profonde refuse de se mélanger à la surface. Dans les yeux d'Elias, elle vit une faim d'âme qui la bouleversa. Il ne la regardait pas comme une naufragée, mais comme une femme.

Iris rompit brusquement le contact et s'engouffra dans la nuit. Elle courait, ses bottes martelant le granit mouillé. Elle fuyait la brûlure de cette main et la menace de cette compréhension mutuelle. Mais Elias la rattrapa près du parapet surplombant la jetée. L'air extérieur les frappa, une gifle d'iode et de froid.

— Pourquoi me suivez-vous ? demanda-t-elle, la gorge serrée.

— Parce que vous portez ce silence comme un linceul, répondit-il en s'approchant. Je reconnais une âme qui s'effondre.

Il fit un pas de plus, réduisant l'espace jusqu'à ce que leurs souffles se mêlent. Elias leva la main et, avec une hésitation qui trahissait son trouble, écarta une mèche de son visage. Le contact de sa peau contre sa joue fut une nouvelle décharge. Iris ferma les yeux, s'autorisant pour la première fois à s'appuyer contre l'épaule de cet homme. Elle respira l'odeur du tissu rugueux de sa veste, s'imprégnant de cette force solide.

— On va descendre ensemble, Iris, murmura-t-il contre ses cheveux. On va aller

chercher ce qu'ils ont enfoui. Pas pour le scandale... mais pour que tu puisses enfin respirer.

Le mot « respirer » résonna en elle comme une promesse d'oxygène. Elle le guida jusqu'à son atelier de plongée, un sanctuaire de pierre qui sentait le néoprène et le talc. Dans la pénombre, ils découvrirent que le lieu avait été visité. Des traces de boue souillaient le sol. Elias s'approcha du coffre métallique dont la serrure avait été forcée. À l'intérieur, au milieu des flacons brisés, Iris saisit un petit carnet noir : le journal de bord de son frère.

— Regarde, dit Elias, ses doigts frôlant les siens sur le cuir usé. « Cargaison non répertoriée. Goulven insiste. »

La trahison avait le goût amer de l'eau croupie. Une bourrasque fit vibrer les vitres de l'atelier, et dans un réflexe instinctif, Elias passa un bras autour des épaules d'Iris pour la stabiliser. Le contact fut électrique. Iris se figea, son corps vibrant contre le sien. Elle ne s'écarta pas. Elle se laissa aller contre lui, trouvant dans la solidité de son torse un refuge qu'elle n'espérait plus.

— On va les arrêter, Iris. Je te le promets.

Il tendit la main et effleura sa lèvre inférieure de son pouce, un geste d'une tendresse dévastatrice qui fit vaciller ses dernières défenses. Iris sentit son cœur se gonfler d'une émotion sans nom. Elle prit sa main et la pressa contre sa joue, un abandon silencieux.

Ils quittèrent l'atelier pour rejoindre la petite maison de pierre qu'Elias louait sur la falaise. À l'intérieur, la lumière dorée d'une lampe à pétrole étira leurs ombres jointes sur les murs. Elias ne respectait plus aucune distance ; il entra dans son espace vital, là où chaque respiration est un aveu. Il posa ses mains sur ses épaules, et la chaleur de ses paumes traversa la laine de son pull, agissant comme le dégel d'un glacier.

— Regarde-moi, Iris.

Elle obéit. Dans les yeux d'Elias, elle vit une intensité qui la brûlait.

— Je n'ai jamais eu autant envie de sauver quelqu'un qui n'a pourtant besoin de personne pour survivre, souffla-t-il.

Iris avança d'un pas, son front venant s'appuyer contre son torse. Elle entendit le battement puissant de son cœur, un rythme organique qui devint sa seule boussole. Elias entoura sa taille, l'enveloppant dans une étreinte qui était un rempart contre la fureur du monde. Dans ce cercle de bras, elle ne craignait plus la marée noire.

Ils s'assirent près de la cheminée, leurs jambes se frôlant, leurs mains entrelacées. Le temps s'était suspendu. Iris posa sa tête sur l'épaule d'Elias, bercée par l'odeur du bois qui se consume et celle de l'homme qui l'avait enfin "laissée entrer".

— Demain, nous briserons le verre, murmura-t-elle avant que le sommeil ne la gagne.

Elle s'endormit ainsi, le nez niché dans son cou, ivre de cette proximité nouvelle. Dehors, l'océan continuait de frapper la falaise, mais pour Iris, le monstre était dompté. Elle n'était plus seule dans l'abysse. Elle avait trouvé une ancre, et avec elle, la force de remonter enfin à la surface. La marée de verre allait se briser, mais ses éclats, loin de les blesser, allaient enfin refléter la lumière d'une vérité qu'ils n'avaient plus peur d'affronter, ensemble.

# Chapitre 5

## Palier 1 : La zone de lumière (10 mètres)

Le ciel de Ker-Avel n'était plus qu'une immense paupière de plomb, lourde, prête à se fermer sur l'horizon. À bord de la \*Marie-Jeanne\*, l'air pesait le poids des non-dits. Elias était debout à la proue, sa silhouette découpée par les embruns comme une cicatrice sur le paysage. Il ne disait rien, mais Iris sentait son regard, cette caméra invisible qui ne cessait de filmer l'intérieur de son âme.

Elle ajusta la sangle de son masque, ses doigts gantés de néoprène tremblant imperceptiblement. L'odeur était partout : un mélange écœurant de sel, de gasoil et de cette effluve métallique que dégageait la marée noire. Mais sous cette puanteur, il y avait lui. Un parfum de tabac froid et de cuir ancien, une fragrance qui parlait de tristesses sédimentées.

— Le courant est fort, murmura-t-il en s'approchant. On ne devrait peut-être pas...

Il posa une main sur son épaule. Le contact, à travers l'épaisseur de la combinaison, fut un choc. Le néoprène, qui avait toujours été sa seconde peau, sa protection contre les abysses, devint soudain une prison. Elle enrageait contre cette barrière de caoutchouc qui l'empêchait de sentir la chaleur réelle de sa paume. Iris ferma les paupières, se laissant un instant bercer par l'illusion d'une protection, avant de se durcir.

— Je dois y aller, Elias. Le silence est ma seule boussole.

— Je te tiens le fil d'Ariane. Ne te perds pas là-dessous. Pas encore.

Elle bascula en arrière. Le choc. Le froid. L'enveloppement. L'eau de Ker-Avel ne l'accueillait pas, elle la revendiquait. À dix mètres, la zone de lumière était malade. La surface, recouverte d'une nappe d'huile, formait un plafond de goudron étouffant. La clarté qui filtrait était d'un vert livide, une lumière de fin du monde.

Iris descendait le long du mouillage, sentant la tension de la corde qu'Elias tenait là-haut. C'était un lien ténu, presque organique. Puis, la masse sombre de l'\*Astarte\* émergea du brouillard sous-marin. Le cargo semblait être un géant endormi, les entrailles ouvertes. Elle s'y glissa, le cœur heurtant ses côtes.

C'est là qu'elle les vit. Des fûts. Des dizaines de cylindres métalliques, certains éventrés, laissant échapper une substance visqueuse qui flottait comme des rubans de deuil. Ce n'était pas du grain, ni de l'aide humanitaire. C'était le poison que l'île avait accepté de cacher pour survivre. Une trahison silencieuse, coulée dans le fer.

Iris s'arrêta de palmer. Le froid de l'eau sembla soudain pénétrer ses os. Elle imagina la honte de Goulven, le maire, et les secrets enfouis sous les galets de la côte. Elle se sentit incroyablement seule, jusqu'à ce qu'une forme sombre se dessine près d'elle. Elias. Il n'avait pas pu rester sur le pont. Il était descendu, bravant les consignes, pour partager l'obscurité.

Sous ce dôme de pétrole, il n'y avait plus de reporter ni de plongeuse, seulement deux êtres suspendus dans le vide. Elias s'approcha, ses mouvements lents, ralentis par la pression. Il ne chercha pas son appareil photo. Il chercha sa main. Leurs doigts se rejoignirent dans le froid abyssal, et même à travers les gants, Iris sentit l'impulsion.

Il attira Iris vers lui. Dans ce confessionnal de rouille et de poison, il plaqua son masque contre le sien. Leurs regards se soudèrent. Leurs cœurs ne battaient pas ensemble ; ils se répondaient, comme deux échos perdus sous la surface qui finissent par se rejoindre. Dans un geste de folie et de pure urgence, Elias écarta son détendeur, Iris fit de même, et ils partagèrent un souffle, une goulée d'air commune au milieu de

l'eau mortelle. Ce fut un baiser de sel et de survie, une promesse scellée dans l'asphyxie.

Lorsqu'ils crevèrent la surface quelques minutes plus tard, Iris fut frappée par la violence de l'air. Elle retira son masque d'un geste brusque, aspirant l'air pollué comme de l'oxygène pur. Elias l'aida à remonter sur le pont. Il la saisit par les bras, la tirant hors de l'eau avec une force désespérée. Ruisselante, elle s'effondra contre lui.

— Tout est sale, Elias, sanglota-t-elle, les mots sortant enfin comme des gravats. Tout ce en quoi nous croyions est au fond, en train de pourrir.

Il l'entoura de ses bras, un rempart contre la tempête. Sa voix, autrefois théâtrale, n'était plus qu'un murmure brisé, dépouillé de tout artifice.

— Ils ont tué l'île, Iris. Je ne les laisserai pas te tuer aussi. On va tout sortir de là. Toi et moi. On va vider l'océan de ses secrets, même si on doit se noyer avec.

Le vent se leva, cinglant, emportant le goût amer du goudron. Mais dans la chaleur des bras d'Elias, Iris sentit une étincelle tranchante comme du verre. Elle n'était plus seule dans son silence. Elle avait trouvé son écho. Le voyage vers la vérité ne faisait que commencer, mais elle savait qu'elle n'aurait plus jamais besoin de retenir son souffle seule. La plongée était finie, mais l'immersion dans la vie, elle, commençait enfin.

# Chapitre 6

## L'esthétique de la décomposition

La pénombre de la petite pièce qu'Elias s'était appropriée dans l'ancien sémaphore n'était troublée que par l'éclat bleuté de son écran, une lueur spectrale qui semblait dévorer les ombres. Dehors, l'Atlantique ne grondait plus ; il gémissait, une plainte sourde engouffrée dans les anfractuosités du granit, comme si l'île elle-même étouffait un cri. Elias restait immobile, les doigts suspendus au-dessus du clavier. Sur l'écran, les images du cargo défilaient avec une lenteur de supplice. L'huile noire enlaçait les rochers avec la ferveur d'une amante toxique, mais sous son objectif, cette marée de goudron devenait une texture de velours sombre, une esthétique de la décomposition qui masquait une vérité plus laide encore.

Il zooma sur une déchirure de la coque. Les pixels se brouillèrent avant de révéler des entailles trop rectilignes, une torsion du métal qui ne racontait pas l'histoire d'une tempête, mais celle d'un impact prémédité. Un frisson lui parcourut l'échine.

La porte grinça. Elias ne se retourna pas ; il connaissait cette présence à l'odeur de l'iode froid et du genêt froissé qui n'appartenait qu'à Iris. Elle se tenait là, sa silhouette découpée par la faible lumière du couloir, faite de la même matière que l'île : de silence et de secrets.

— Tu devrais dormir, Elias, dit-elle d'une voix rauque, comme le ressac.

Il se tourna enfin. Elle portait un pull de laine trop grand, et ses cheveux humides lui collaient aux tempes. Dans l'obscurité, ses yeux étaient deux puits d'encre où il cherchait désespérément un reflet de sincérité.

— Comment pourrais-je dormir ? Regarde ça, Iris. Ce cargo n'est pas mort par erreur. On a forcé le destin.

Il se leva, réduisant l'espace entre eux jusqu'à ce que l'air devienne rare. L'intimité était palpable, une électricité statique qui faisait vibrer le silence. Il voyait, à la base de son cou, le battement précipité de son artère. Sa peau ne savait pas mentir.

— Pourquoi tu te pétrifiais dès que je touche à ce secret ? murmura-t-il. Je sens ton cœur battre contre ta peau, tu ne peux pas me cacher la vérité indéfiniment.

— Tu cherches une réponse que tu ne pourras pas supporter, souffla-t-elle. Ici, les secrets sont comme les courants de fond. Si tu plonges trop vite, tes poumons explosent.

— Laisse-moi prendre ce risque. Laisse-moi plonger avec toi.

Sa main s'éleva pour effleurer son visage. Ses doigts rencontrèrent la peau fraîche, un peu rêche à cause du sel, mais d'une douceur infinie sous la surface. Iris ferma les yeux au contact, s'inclinant imperceptiblement vers sa paume. Dans ce geste, tout était dit : l'attrait magnétique de deux êtres brisés trouvant, au milieu du désastre, un miroir à leurs propres tourments.

— Ton silence n'est pas un bouclier, Iris, c'est une cage. Et je n'ai jamais été doué pour laisser les oiseaux enfermés. Même si l'oiseau me déchire les mains en s'enfuyant.

— Et si l'oiseau n'a plus d'ailes ? Si tout ce qu'il lui reste, c'est la chute ?

— Alors je tomberai avec lui.

Il ne l'embrassa pas tout de suite. Il chercha d'abord son souffle, cette petite buée

chaude qui s'échappait des lèvres d'Iris dans l'air glacial de la pièce. Leurs fronts se touchèrent, et leurs respirations se mêlèrent en un nuage unique, image ultime de leur connexion. Lorsqu'il posa ses mains sur son visage, il sentit la rugosité de sa propre barbe piquer la paume de la jeune femme, un contraste violent avec la vulnérabilité de son regard.

Le baiser n'eut pas le goût du désastre, mais celui du pardon. C'était un mélange de sel ancien et de miel sauvage, une fusion de deux solitudes qui s'emboîtaient enfin. Iris s'agrippa à son manteau comme si elle craignait d'être emportée par une lame de fond, sa soif accumulée pendant dix ans éclatant dans ce contact charnel. Le monde extérieur, les complots de Goulven et les fantômes du cargo s'effacèrent. Il n'y avait plus que la chaleur de leurs corps et cette certitude : le naufrage était terminé, ou peut-être ne faisait-il que commencer, mais ils n'étaient plus seuls sur le radeau.

Ils se séparèrent doucement, leurs souffles encore courts. Iris posa sa main sur le torse d'Elias, sentant le battement puissant de son cœur.

— Demain, dit-elle enfin, l'espoir luttant contre la peur dans ses yeux. Demain, on descend sur l'épave. Je te montrerai ce que les photos ne peuvent pas capter. L'odeur de la corruption est plus forte que celle du pétrole.

Elias acquiesça, portant les doigts d'Iris à ses lèvres pour un serment muet. Il comprit à cet instant que sa mission n'était plus de dénoncer un scandale, mais de ramener cette femme à la surface. Le chapitre de la solitude se refermait sur Ker-Avel. Elias se rassit lourdement devant son écran, mais il ne regardait plus les anomalies du métal. Il regardait le reflet d'Iris dans la vitre, réalisant que pour atteindre la lumière, il allait devoir boire toute l'eau noire de cette île avec elle.

Dehors, l'océan poussa un dernier hurlement avant de se calmer. La nuit sur Ker-Avel ne faisait que commencer, une nuit longue et visqueuse comme le pétrole, où les cœurs allaient devoir apprendre à battre sans oxygène. Elias posa son front contre

l'écran froid et sourit pour la première fois. La chute était magnifique.

# Chapitre 7

## Les racines de granit

Le village de Ker-Avel ne s'éveillait plus ; il vrombissait d'un silence lourd, une chape de plomb liquide qui s'infiltrait sous les seuils des portes de granit. Ce matin-là, l'air n'avait plus l'odeur de l'iode et des embruns. Il empestait le mazout, cette morsure âcre et visqueuse qui tapissait le fond de la gorge, rappelant que la mer rendait ses tripes noires sur le rivage.

Iris marchait le long de la rue principale, ses bottes de caoutchouc claquant sur les pavés humides. Chaque pas était une lutte contre l'envie de plonger la tête la première dans les profondeurs, là où le silence est une caresse. À ses côtés, Elias avançait d'un pas lourd, sa silhouette de colosse fatigué drapée dans une vieille veste de cuir. Iris sentait sa présence comme une source de chaleur abrasive. Son épaule frôlait parfois la sienne, un contact électrique à travers la laine épaisse de son pull marin.

Elle aurait dû détester cette proximité. Elias portait le visage de son frère, celui qu'elle n'avait pas pu sauver, dans l'inclinaison de sa mâchoire et l'orage sombre de ses yeux. Pourtant, dans cette atmosphère de fin du monde, il était la seule ancre l'empêchant de dériver.

— Regarde-les, Iris, dit Elias. Sa voix était basse, vibrante, une note de violoncelle qui résonnait jusque dans la cage thoracique de la jeune femme. Ils ne nous regardent pas. Ils regardent la boue.

Sur le pas des portes, les pêcheurs, la peau tannée par le sel, se tenaient immobiles. Leurs regards fixaient le sol, là où le pétrole rampait entre les pierres, une encre maléfique souillant les racines des hortensias bleus qui viraient au gris de cendre.

— Ils ont peur, répondit Iris, sa voix n'étant qu'un souffle fragile. La peur est une huile qui fige tout. Elle empêche de crier.

Elias se figea, brisant le rythme de leur marche. Sa main s'ancra sur le bras d'Iris. Malgré la laine, la chaleur de ses doigts l'irradia, une brûlure lente qui fit taire le fracas de la marée noire dans son esprit. Ses doigts se resserrèrent, un simple pli sur la laine de son pull, marquant sa volonté de ne pas la voir disparaître.

— Et toi ? Est-ce que tu as peur ? demanda-t-il.

Son regard cherchait une vérité qu'elle s'échinait à cacher. L'odeur d'Elias — un mélange de pluie, de cuir et d'une amertume boisée — l'enveloppa.

— J'ai cessé d'avoir peur le jour où j'ai compris que la mer ne rendait jamais ce qu'elle prenait, dit-elle enfin. Ce que tu vois, c'est le passé qui remonte. Et le passé ne se nettoie pas.

— Je n'ai pas besoin de détergent, Iris. J'ai besoin de comprendre pourquoi mon frère est mort pour un mensonge qui suinte encore sous mes pieds.

Ils reprirent leur marche vers les sentiers côtiers, là où le granit se dresse contre l'oubli. Le vent de Noroît fouettait leurs visages, mais dans le creux de leurs paumes jointes, il restait un refuge. Iris l'entraîna vers une faille dans la roche, une grotte naturelle protégée du vent.

— Touche, dit-elle en désignant la pierre mouillée.

Elias s'agenouilla. Le granit vibra d'une énergie sourde, comme un cœur lointain battant sous la croûte terrestre.

— L'île est vivante, Elias. Elle se souvient du \*Sirocco\*.

Elle s'assit à côté de lui, ses genoux frôlant les siens. L'intimité du lieu rendait chaque mot plus dense. Elias tendit la main et, d'un geste lent, écarta une mèche de cheveux qui barrait le visage d'Iris. Son pouce caressa sa joue, effleurant la peau avec une tendresse qui contrastait avec la rudesse de son apparence.

— Tu n'as pas à porter le monde seule, Iris, murmura-t-il.

Leurs souffles se mêlèrent. L'air devint rare. Elias s'approcha, son visage à quelques centimètres du sien. Iris pouvait sentir le battement précipité de son propre pouls. Le contact fut d'abord une simple pression des lèvres d'Elias contre son front. C'était une promesse. Mais très vite, la nécessité prit le dessus. Leurs lèvres se cherchèrent et se trouvèrent avec une urgence désespérée. Le baiser goûtait le sel, le café froid et l'amertume de la peur. C'était le choc de deux mondes qui se brisent pour n'en former qu'un seul.

Dans cet embrasement, le village et ses secrets semblèrent s'effacer. Il n'y avait plus que le goût de l'autre, la solidité d'un bras qui entoure la taille, la douceur d'une main dans la nuque. Ils s'aimaient comme on se noie.

Iris se détacha doucement, son regard embrumé. Elle posa sa main sur le cœur de l'homme, sentant la vie y tambouriner.

— On ne pourra pas se cacher éternellement, Elias. La vérité est comme cette marée.

— Alors laissons-la venir. Mais cette fois, nous ne serons pas seuls.

Ils restèrent là, assis sur les racines de granit, tandis que l'ombre de la corruption s'étendait sur le village. Leurs doigts restèrent entrelacés, une maille serrée de chair et de chaleur contre la froideur séculaire. Pour Iris, ce contact était une ancre jetée en

plein ouragan.

Plus tard, ils regagnèrent la petite maison d'Iris, accrochée à la falaise. Elias referma la porte, et le monde extérieur s'évapora. Dans la pénombre, il s'approcha d'elle. Le silence changea de nature ; il devint une invitation.

— Iris...

Il posa ses mains sur ses épaules. La chaleur de ses paumes traversa son pull marin. Iris leva la tête, ses cheveux emmêlés par le sel effleurant son menton. Leurs corps se rapprochèrent, cherchant à abolir le moindre millimètre de vide. Elias passa ses bras autour de sa taille, l'attirant contre lui. Iris se perdit dans cette étreinte. Pour la première fois depuis dix ans, elle ne se sentait plus comme une épave, mais comme un navire rentrant enfin au port.

— Je t'ai cherchée sans le savoir sur tous les fronts du monde, murmura-t-il contre son oreille.

Iris frissonna. Elle se recula d'un pas, ses mains restant posées sur son torse, sentant le rythme régulier de son cœur.

— Elias, si nous déterrons tout... il n'y aura plus de retour possible.

— On ne bâtit rien sur de la vase, Iris. Il faut atteindre le granit, même s'il est noir. Nous serons les témoins.

Il se dirigea vers la fenêtre. La marée montait, ramenant des barils rouillés et des oiseaux englués. Iris le rejoignit, se blottissant contre son dos, sentant la force de ses muscles sous sa chemise.

— Demain, nous descendrons, dit-elle d'une voix ferme. Le cargo est à vingt mètres.

C'est là que tout doit finir. Je te guiderai.

— Je te suivrai. Jusqu'au fond.

Elle prit sa main et la porta à son cœur. Sous ses doigts, l'étincelle qu'elle croyait éteinte brûlait à nouveau. La nuit était longue, et le combat serait sans merci. Mais dans cette parenthèse, ils s'offraient ce que l'île leur avait volé : la dignité d'aimer malgré les décombres.

Dehors, la marée noire continuait de monter, mais elle ne pourrait jamais atteindre les sommets de ce que ces deux êtres venaient de construire. Ils avaient trouvé leur propre terre ferme. Iris s'endormit dans les bras d'Elias, bercée par l'odeur du sel et de l'homme, avec la sensation merveilleuse que ses racines commençaient enfin à puiser une sève nouvelle, faite d'espoir et de courage. Elle respirait enfin, même si l'air était vicié, parce qu'elle ne respirait plus seule.

# Chapitre 8

## Palier 2 : La thermocline (20 mètres)

Le vent de Ker-Avel possédait cette saveur particulière, un mélange de sel ancien, de granit broyé et de promesses non tenues. Sur le pont du \*Vagabond\*, Iris sentait cette morsure familière sur ses joues tandis qu'elle vérifiait, pour la troisième fois, les sangles du gilet d'Elias. Ses doigts se mouvaient avec une précision chirurgicale, une habitude de celle qui sait que sous la surface, le moindre oubli se paie en oxygène ou en vie. Elias se murait dans un silence admiratif. Il s'abandonnait à la chorégraphie de ses mains, chaque sangle serrée par Iris sonnait comme une promesse de protection avant l'abîme. Il respirait son sillage : un parfum de néoprène, de savon à la lavande et cette détermination farouche qui émanait de sa peau comme une chaleur invisible.

— Tu es sûr ? murmura-t-elle, sa voix luttant contre le clapotis. La visibilité est médiocre. C'est une soupe d'encre, Elias.

Il posa sa main sur la sienne, arrêtant son mouvement fébrile. Le contact, bien que médié par le gant, fit naître une étincelle électrique.

— Je ne suis pas venu pour regarder l'écume, Iris. Je veux voir ce que la mer cache. Je veux voir ce que tu caches.

Elle détourna les yeux vers l'horizon où le ciel de plomb se confondait avec une mer de pétrole. Dix ans que le \*Sirocco\* reposait par le fond, emportant le frère d'Elias et une part de l'âme d'Iris. Ils basculèrent en arrière simultanément.

L'entrée dans l'eau fut une déflagration de silence. Le monde du dessus disparut, remplacé par le battement sourd de leurs cœurs et le sifflement rythmique des

détendeurs. Iris descendait la première, silhouette gracile fendant l'émeraude sombre, tandis qu'Elias suivait ses palmes, son seul phare dans ce cosmos liquide. À dix mètres, les particules en suspension — résidus de la marée noire — dansaient autour d'eux comme une neige de suie, une chute de cendres sous-marine rendant chaque mouvement onirique. Elle tendit la main, cherchant la sienne. Dans cette immensité, ils étaient les deux seuls battements de cœur d'un univers moribond.

Soudain, le froid les frappa. La thermocline. Ce n'était pas une simple baisse de température, mais une muraille de glace invisible qui traversait les combinaisons pour mordre la chair. Elias tressaillit, ses poumons se contractant. Iris serra plus fort sa main, le tirant vers elle. Leurs masques se touchèrent, front contre front, une intimité bouleversante au milieu de l'abîme. Elle voulait lui dire que le froid n'était qu'un passage. À cet instant précis, l'eau devint l'encre des aveux que Goulven n'avait jamais prononcés. Une nappe sombre et huileuse s'écoulait d'un flanc du cargo, des reflets irisés ondulant dans le faisceau de leurs lampes comme des rubans de soie corrompue.

Iris reconnut ce goût métallique et acide qui envahissait sa bouche à travers le détendeur. Le poison injecté dans les veines de Ker-Avel. Elias lâcha sa main pour saisir sa caméra, habité par une fureur journalistique, mais à travers le viseur, il ne vit qu'une carcasse brisée, miroir de sa propre vie. Iris s'approcha, ses mouvements ralentis par la densité de l'eau polluée, et posa sa main sur la lentille, l'abaissant doucement. \*Regarde-moi. Pas l'horreur. Regarde-nous.\*

Elias baissa les bras. Dans cette pénombre où l'obscurité des intentions humaines se matérialisait physiquement, ils n'étaient plus que deux consciences suspendues. Iris sentit une larme brûlante piquer ses yeux, se perdant instantanément dans l'eau salée de son masque. Elle avait peur de l'amour qui fleurissait dans cette décharge, comme une fleur de corail sur un champ de ruines. Elias la ramena contre lui, leurs gilets créant une barrière encombrante qu'il ignora pour l'enlacer. Ils dansaient une valse macabre, bercés par les courants charriant le venin du cargo.

Ils entamèrent une ascension lente, respectant chaque palier imposé par la physique, tandis que derrière eux, le navire continuait de saigner. Leurs mains ne se lâchèrent pas. Chaque mètre gagné vers le haut était une victoire sur la mort, mais un pas vers la fin de leur monde.

Lorsque leurs têtes percèrent enfin la surface, le contraste fut d'une violence insoutenable. L'air de Ker-Avel sentait l'iode pétrifiée et le deuil. Iris ôta son masque, ses cheveux noirs s'épandant en mèches lourdes sur ses épaules. Elle haletait, le dos courbé sous le poids de la bouteille, tandis qu'Elias luttait contre le clapotis. Leurs regards se cherchèrent, réflexe de naufragés. Elias ne cherchait plus le reporter en lui ; l'homme de guerre s'était noyé à vingt mètres de profondeur.

— Iris... murmura-t-il, sa voix vibrant jusque dans ses os.

Il retira sa propre cagoule, révélant des traits tirés par une fatigue séculaire. Sous le ciel violet comme une ecchymose, il tendit une main tremblante pour effleurer sa joue brûlée par le sel.

— Tu es la seule chose qui soit encore réelle, dit-il. Tout le reste n'est que de la vase.

Iris s'approcha, brisant la distance de sécurité. Sous le néoprène, elle sentait le cœur d'Elias, un tambour courageux réclamant secours. Elle se redressa et ses lèvres trouvèrent les siennes dans un choc de sel et d'urgence. Ce n'était pas un baiser de papier, mais une suture ; ils recousaient ensemble les déchirures de leurs dix dernières années. C'était une fusion de survivants, une déclaration de guerre contre l'obscurité qui montait des cales.

Quand ils se séparèrent, le vent avait forci, les vagues moutonnaient sur une mer de plus en plus sombre. Le "Nautical Gothic" de l'île reprenait ses droits, les falaises semblant se rapprocher pour les enfermer.

— Il faut rentrer, dit Iris d'une voix rauque. Goulven nous attend.

Elias acquiesça, mais ses yeux ne la quittaient pas. Il mit le contact et le moteur vrombit, intrusion brutale dans leur silence mélancolique. Tandis que le bateau fendait l'écume grise, Iris resta debout à l'avant, les embruns lavant les traces du baiser sans en effacer la chaleur. La thermocline était franchie, en bas comme en haut. Ils étaient désormais dans cette zone où l'on ne peut plus faire demi-tour, où seule la confiance absolue permet de ne pas sombrer. Elias tendit une main vers elle sans quitter la mer des yeux. Leurs doigts se verrouillèrent. Qu'importait si la marée était noire, tant que leurs mains restaient claires et liées. Ils avaient appris à respirer ensemble sous l'eau, et désormais, rien ne pourrait plus les empêcher de chercher la lumière, un palier à la fois.

# Chapitre 9

## L'ombre du Sirocco s'allonge

La nuit sur Ker-Avel n'était jamais tout à fait noire. Elle était d'un bleu d'encre, saturée par l'écume que le vent projetait contre les vitres de la vieille capitainerie. À l'intérieur, l'air était épais, chargé d'une odeur de cire d'abeille, de goudron et de ce fumet métallique que la marée noire charriait jusqu'au seuil des maisons. Elias était courbé sur une table de bois brut, la seule lumière provenant de l'éclat bleuté de son ordinateur et d'une lampe tempête dont la mèche grésillait comme un cœur fatigué.

Ses doigts, tachés d'encre et de nicotine, firent défiler les documents. Il s'arrêta. Son souffle se bloqua. Sur l'écran, deux noms se superposaient : \*L'Astarté\*, le cargo agonisant dans la baie, et le \*Sirocco\*, l'épave qui hantait Iris depuis dix ans. Le même holding, la même signature administrative, une calligraphie qui ressemblait à un arrêt de mort.

Il sentit sa présence avant de l'entendre. Iris se glissait dans l'espace comme une marée montante. Elle portait son pull de laine épaisse qui sentait les embruns et la mousse de chêne. Elias ne se retourna pas immédiatement, savourant ce moment où leurs solitudes se frôlaient.

— Tu devrais dormir, Iris, murmura-t-il, sa voix s'enrouant de silence.

— Le sommeil ne veut pas de moi, répondit-elle.

Sa voix était un murmure de galets roulés par la vague. Elle s'approcha, et Elias sentit la chaleur de son corps irradier dans son dos. Elle posa une main sur le dossier de sa chaise. Ses doigts étaient rugueux, marqués par les cordages, mais pour lui, ils étaient

d'une noblesse infinie.

— Regarde, dit-il.

Iris se pencha. Une mèche de ses cheveux sombres effleura la tempe d'Elias, un contact électrique qui fit battre son sang plus fort. Elle resta immobile devant les colonnes de chiffres.

— Le \*Sirocco\* n'était pas un accident, n'est-ce pas ? demanda-t-elle enfin.

Elias pivota pour lui faire face. Dans la pénombre, les yeux d'Iris étaient deux puits de nuit. Il vit la culpabilité battre dans sa gorge, cette petite veine pulsant sous la peau diaphane. Pour elle, cette douleur n'était plus une idée, c'était un poids physique, plus lourd sur ses épaules que ses bouteilles d'oxygène.

— Les mêmes hommes, Iris. L'\*Astarté\* est le fantôme du \*Sirocco\*. Ce n'est pas ta faute. Tu as été le pion d'une partie dont tu ne connaissais pas les règles.

— J'étais à la barre, Elias ! J'ai pris la décision de virer de bord. C'est ma main qui a scellé le destin de ton frère. Comment peux-tu me regarder ainsi ?

Elle fit un pas en arrière, mais il saisit ses poignets. Sa peau était glacée, mais sous ses doigts, il sentait le feu qui couvait sous la glace.

— Parce que je vois qui tu es, Iris. Je vois la femme qui plonge dans une eau toxique pour sauver ce qui peut l'être. Mon frère t'aurait pardonné avant même que le navire ne touche le fond. Pourquoi es-tu la seule à te refuser cette grâce ?

Une larme unique roula sur la joue d'Iris. Elias l'essuya du pouce, un geste d'une tendresse infinie. Le contact fut une brûlure sacrée. À cet instant, les barrières de granit qu'elle avait érigées se fissurèrent. Elle laissa sa tête retomber contre son torse.

Il l'entoura de ses bras, l'enveloppant dans son manteau qui sentait le vieux papier et l'aventure.

Lorsqu'il l'embrassa, ce ne fut pas une explosion, mais une collision sourde. Un baiser qui avait le goût des larmes et du sel, une fusion de deux naufragés se reconnaissant dans le noir. Iris répondit avec une ferveur sauvage, ses mains s'accrochant à son cou comme à une bouée de sauvetage. Pour la première fois depuis dix ans, la pression dans sa poitrine s'allégea.

— Elias, murmura-t-elle contre ses lèvres, si la vérité sort... tout va changer. Le village ne nous pardonnera pas d'avoir brisé le silence.

— Le silence est une prison, Iris. Il est temps d'ouvrir les portes.

Ils se tournèrent vers l'écran. Un dernier nom apparut : \*Armor-Finance-Transports\*. Et l'adresse du siège social : une boîte postale à la mairie de l'île. Le cercle se refermait. Goulven, le maire qui les avait accueillis, était l'architecte de cette circularité tragique.

L'aube sur Ker-Avel ne fut pas une promesse, mais une reddition grise. Quelques heures plus tard, sur le quai, l'air était saturé d'une humidité lourde. Ils montèrent sur le \*Lenn-Avel\*, le canot de plongée d'Iris. Dans l'étroitesse de la cabine, l'intimité se fit étouffante. Elias préparait son boîtier étanche, ses gestes trahissant une fébrilité nouvelle.

— Elias, regarde-moi, dit Iris en ajustant les sangles de son gilet.

Elle passa ses mains sur le néoprène noir qui le moulait, vérifiant chaque robinet d'air. Ses doigts s'attardaient sur son torse. Elle lui apprit à respirer dans le détendeur, ce bruit de forge qui allait être leur seul lien avec la vie.

— Écoute ce son. C'est ton cœur qui bat à l'extérieur de toi. Si tu as peur, cherche mon regard. Je serai ton repère.

Ils se dirigèrent vers la plateforme arrière. L'océan était une étendue de velours huileux, grondant sous la coque. Iris prit sa main, une dernière fois, pressant ses doigts contre les siens à travers le caoutchouc. Ils basculèrent ensemble.

L'immersion fut un choc, une morsure glacée. Sous la surface, la visibilité était troublée par des particules de pétrole qui flottaient comme une neige noire. Iris tenait fermement la main d'Elias. Ils descendaient lentement le long de la falaise sous-marine, traversant les strates de leur passé. À vingt mètres, le poids de la perte. À trente mètres, l'ombre du \*Sirocco\* se dessina.

Le cargo reposait sur le flanc, tel un léviathan foudroyé. Les algues s'y accrochaient comme des cheveux de noyés. Iris sentit son cœur s'emballer contre sa combinaison. Elle stabilisa Elias dans le courant, posant ses mains sur ses épaules. Ils restèrent ainsi, suspendus dans le vide liquide, deux points de lumière face à l'immensité de la trahison.

Iris désigna la proue, là où les nouveaux conteneurs de l'\*Astarté\* s'étaient imbriqués dans les structures rouillées du \*Sirocco\*. La vieille corruption nourrissait la nouvelle. Elias commença à filmer, rendant justice aux morts sous l'œil de l'objectif.

Dans le silence absolu des profondeurs, Iris éprouva une sensation de plénitude effrayante. Elle était au cœur du désastre, entourée de poison, mais elle n'avait jamais respiré aussi librement. Elle veillait sur l'air d'Elias, sur sa vie, et comprit que sa rédemption ne consistait pas à oublier, mais à transformer sa douleur en une clameur que l'océan ne pourrait plus couvrir.

Ils continuèrent leur exploration, silhouettes sombres liées par un cordon de bulles

argentées. Le palier de décompression serait long, mais Iris ne craignait plus de remonter à la surface. Car là-haut, désormais, l'horizon n'était plus une limite, mais une promesse qu'ils habiteraient ensemble.

# Chapitre 10

## Le cri des oiseaux mazoutés

L'aube sur Ker-Avel n'était plus qu'une promesse trahie, un voile de gaze grise déchiré par les cris pathétiques des fous de Bassan dont les ailes, autrefois d'un blanc immaculé, gisaient désormais figées dans un linceul de bitume. L'odeur était omniprésente, une morsure âcre et métallique qui s'insinuait sous la peau, jusque dans les replis les plus secrets de l'âme. Ce n'était pas seulement le pétrole ; c'était le relent des non-dits qui remontaient enfin à la surface, portés par une mer que l'on avait trop longtemps crue capable de tout digérer.

Iris se tenait au bord de la jetée, les bottes enfoncées dans un sable qui n'avait plus rien de blond. Elle sentait le froid traverser son ciré, mais ce frisson n'était rien comparé à l'apnée du cœur qui la pétrifiait. À ses côtés, Elias restait immobile. Elle percevait la chaleur qui émanait de son corps, une présence magnétique qui l'attirait autant qu'elle l'effrayait.

Face à eux, Goulven semblait avoir vieilli de dix ans. Le maire de l'île, ce roc protecteur, n'était plus qu'une silhouette voûtée par la rouille des trahisons.

— Tu dois partir, Elias, lança Goulven, sa voix emportée par le vent. Le prochain ferry est à midi. Les gens ont besoin de coupables, pas de curieux. Si tu restes, je ne réponds plus de rien.

Le silence qui suivit fut plus dense que la brume. Iris regarda Elias. Elle vit l'éclat de défi dans ses yeux sombres, cette soif de vérité qui agissait sur elle comme une brûlure. Il était son miroir, celui qui la dépouillait de ses artifices et l'obligeait à contempler l'abysse.

— Partir ? répondit Elias d'une voix vibrant d'une ironie douloureuse. Pour que vous puissiez enterrer le reste sous le tapis de varech ? Ce que j'ai vu dans la cale de ce cargo, Goulven, ce n'est pas du pétrole. C'est le poison d'une communauté qui a vendu son honneur pour payer ses factures.

Goulven fit un pas en avant, l'odeur de tabac froid et d'iode venant heurter Iris.

— Tu ne comprends rien à la survie. J'ai fait ce qu'il fallait. Pour eux. Pour Iris, aussi.

Iris tressaillit. Le mention de son nom fut une décharge électrique. Elle revit, l'espace d'un battement de cils, le \*Sirocco\* s'enfonçant dans les eaux noires dix ans plus tôt. Elle avait cru protéger les siens en se taisant sur sa manœuvre fatale. Mais le silence n'est jamais un bouclier ; c'est un terreau où poussent les monstres.

— Goulven, commença-t-elle, la voix rauque. Si Elias part, nous resterons ici à mourir dans notre propre ressac de remords. C'est ce que tu veux ? Que Ker-Avel devienne un tombeau de verre ?

— Iris, tu es fragile, balbutia le maire. Ce qui s'est passé avec le \*Sirocco\*... tu n'as pas besoin de revivre ça.

— C'est justement parce que je le vis chaque jour que je ne peux plus me taire !

Elias s'approcha d'Iris. La main de l'homme s'ancra sur son épaule, une pression lourde de tout ce qu'ils ne disaient pas. À travers la toile rêche du ciré, la chaleur de ses doigts traversa les couches de caoutchouc et de déni pour venir mordre sa peau. Ce n'était plus un contact, c'était une revendication.

— Elle reste avec moi, Goulven, dit Elias, et le « nous » fit chavirer le cœur d'Iris. Nous allons descendre. Nous allons montrer au monde ce que vous avez caché dans

cette carcasse de fer et de sang.

Goulven les regarda une dernière fois, silhouette solitaire vaincue par la preuve qu'Elias détenait déjà, avant de s'éloigner, ses pas lourds s'enfonçant dans le bitume meuble de la digue.

Iris resta seule avec lui. Elle chercha la courbe de sa nuque, là où la peau était encore épargnée par le sel, et y déposa un souffle qu'elle retenait depuis dix ans. Elias l'attira contre lui, et dans cet enlacement de néoprène et de peur, elle comprit qu'elle ne craignait plus de couler, pourvu que ce soit avec lui.

Ils préparèrent le matériel dans le hangar, une chorégraphie apprise dans la solitude mais aujourd'hui partagée. Le pneumatique fendit ensuite une mer huileuse, visqueuse, qui semblait à l'agonie. Arrivés au point GPS, Iris ajusta son masque.

— On descend, murmura-t-elle. À trois bars, on remonte. Quoi qu'il arrive.

Ils basculèrent. L'eau froide l'enveloppa comme un linceul. Sous la surface, le silence était absolu, seulement troublé par le rythme de son détendeur. À vingt mètres, la forme monstrueuse du cargo apparut, les flancs éventrés déversant leur bile noire. Mais juste à côté, gisant dans un entrelacs de câbles, reposait une autre épave, plus ancienne, dévorée par les algues : le \*Sirocco\*.

Le choc fut viscéral. Les courants modifiés par son erreur de jadis avaient créé le vortex fatal qui avait attiré ce nouveau cargo sur les récifs. Son passé rongait littéralement son présent. Elias s'approcha, sa caméra capturant l'horreur. Il prit la main d'Iris au milieu des débris, une étreinte subaquatique qui transforma sa culpabilité en une rage de vaincre. Elle ne serait plus la plongeuse muette ; elle serait celle qui remonte les cadavres à la lumière.

Lorsqu'ils crevèrent la surface, le ciel s'était éclairci d'une lueur d'ambre. Ils

regagnèrent la tour de guet, leur refuge de pierre dominant les falaises. À l'intérieur, l'air était chargé de l'odeur du vieux bois et de la cire d'abeille. Iris alluma une lampe à huile dont la flamme vacillante dessina des ombres dansantes sur les murs.

Elias se tourna vers elle, dépouillé de sa cuirasse de reporter. Il retira sa combinaison avec des gestes lents, révélant un corps marqué par les cicatrices du monde. Iris s'approcha, ses mains tremblant légèrement. Elle l'aida à se libérer du néoprène froid et synthétique, cherchant la chaleur de sa peau, cette vulnérabilité libre qui l'appelait.

— Iris... murmura-t-il.

Il prit son visage entre ses mains. Ses pouces caressèrent ses pommettes avec une infinie délicatesse, essuyant une trace de sel. Ses mains étaient rudes, marquées par les épreuves, mais son toucher possédait la douceur d'une plume.

— Ton corps est une carte, Iris, murmura-t-il contre le creux de sa gorge, une géographie de naufrages où je veux me perdre.

Elle ne répondit pas ; elle n'avait plus de mots, seulement cette faim de lui, ce besoin de remplacer le goût de fer de l'eau profonde par la saveur de sa bouche, un mélange de pluie et d'absolu. Ils s'allongèrent sur le lit de camp, le bois gémissant sous leur poids. L'acte d'amour fut leur unique palier de décompression. Ils remontaient ensemble vers la surface de leur existence, évacuant les bulles d'azote toxique du passé.

Dans l'étreinte d'Elias, elle retrouvait une part d'elle-même qu'elle pensait perdue à jamais. Elle n'était plus seulement la rescapée, elle était une femme vivante. Elias, par la chaleur de son souffle, la ramenait au présent, lui offrant la permission d'exister au-delà de sa faute.

Quand le calme revint, ils restèrent enlacés sous la couverture de laine brute. La

flamme de la lampe vacilla une dernière fois avant de s'éteindre, laissant place à l'obscurité complice des falaises. Dehors, la mer continuait de gronder, personnage immense et implacable, témoin de leur union et juge de leurs actes à venir.

Iris ferma les yeux, la tête posée sur l'épaule d'Elias. Elle savait que le réveil serait brutal, que Goulven ferait tout pour les faire taire, mais elle n'avait plus peur. Car elle savait que dès l'aube, elle ne serait plus celle qui coule, mais celle qui ramène la lumière. Dans le silence de la tour, le seul son qui subsistait était celui de deux cœurs qui, au milieu du chaos du monde, avaient enfin trouvé leur diapason.

# Chapitre 11

## Palier 3 : La zone crépusculaire (30 mètres)

Le silence, à trente mètres de profondeur, n'est pas une absence de bruit, mais une présence étouffante. C'est une étoffe de velours lourd et glacé qui se referme sur les tempes, une étreinte liquide rappelant à chaque seconde la fragilité d'une invitée dans le royaume des ombres. Iris sentait le poids de l'océan peser sur sa cage thoracique, non pas comme une menace, mais comme une confiance douloureuse. Ici, dans la zone crépusculaire de l'\*Astarte\*, la lumière n'était plus qu'un souvenir lointain, dévorée par un camaïeu de gris ferreux et de bleus abyssaux.

Sa main, gantée de néoprène, effleura la paroi de la cale. L'acier était tapissé d'une boue noire et visqueuse — ce sang impur de la terre infiltré jusqu'aux entrailles du monstre de métal. Pour Iris, cette substance était l'incarnation physique des non-dits empoisonnant Ker-Avel depuis dix ans. Chaque particule de pétrole portait l'amertume d'un regret.

Soudain, le faisceau de sa lampe balaya un coffre métallique coincé sous des filets déchiquetés. Son cœur heurta son néoprène, un tambour de détresse cherchant l'écho d'une autre vie. Elle s'approcha, ses mouvements ralentis par la densité de l'eau. À l'intérieur du coffre, des liasses de documents scellés. À travers le plastique, elle vit les signatures de Goulven, le maire, et des noms de consortiums financiers. Les chiffres s'alignaient, froids : des compensations colossales pour l'enfouissement de déchets toxiques. La survie de l'île avait eu pour prix le sacrifice de l'océan.

Une onde de nausée la submergea. Ce n'était pas le mal de mer, mais le vertige de la vérité. Elle voulut respirer profondément, mais ne rencontra que le goût métallique et sec de son mélange. C'est alors qu'elle l'entendit : un sifflement ténu, presque

musical. L'aiguille du manomètre chutait. L'hypoxie ne commence pas par l'étouffement, mais par une étrange ivresse, une berceuse engourdissant les sens.

— Iris ? Vous me recevez ? Iris, répondez.

La voix d'Elias grésilla dans son oreillette. Une voix de granit et de velours qui semblait se loger directement contre son cœur. Elle y décela une fêlure, une angoisse qu'il ne parvenait plus à masquer. Iris essaya d'ouvrir la bouche, mais le mutisme de dix ans était une ancre trop lourde. Elle tapota deux fois son micro. Signal conventionnel. Mensonge nécessaire.

— Votre rythme cardiaque s'accélère. Parlez-moi, je vous en prie. N'importe quoi. Juste... ne me laissez pas dans ce silence.

Elle ferma les yeux. Elle imaginait Elias là-haut, les mains crispées sur le bastingage. Elle l'aimait parce qu'il l'avait regardée non pas comme une naufragée, mais comme une rive. Le souvenir d'une soirée sur les rochers de la pointe du Raz lui revint. Il avait posé sa caméra. « Tu es un naufrage que j'ai passé ma vie à vouloir documenter, Iris, sans comprendre que je cherchais à m'y perdre. »

Aujourd'hui, cette chaleur était sa seule boussole. Elle cala les documents contre sa peau, une armure de vérité, et entama sa remontée. L'eau s'était transformée en plomb. À dix mètres, son détendeur devint dur. L'air se raréfiait, comme aspiré à travers une paille bouchée. Elle ferma les yeux, se laissant porter par sa flottabilité, ses poumons brûlant d'une flamme froide.

Soudain, une forme creva la surface. Elias. Il avait bravé les protocoles, plongeant à sa rencontre. Ses mains saisirent ses épaules, un contact solide qui la ramena instantanément à la vie. Il lui tendit son propre détendeur de secours. Elle aspira son air avec une avidité de nouveau-né. Ils restèrent ainsi, suspendus entre deux eaux, partageant le même souffle dans une communion absolue. Elias posa son front contre

le sien, un geste d'une tendresse infinie malgré la barrière du verre et du silicone.

Quand ils crevèrent enfin la surface, Iris aspira une bouffée d'air pur qui sentait le sel et l'espoir. Elias l'aida à se hisser sur l'échelle du semi-rigide.

— Je t'ai eue, murmura-t-il, la voix brisée. Je te tiens.

Ils se réfugièrent dans la cabine exiguë. Le silence y était différent, habité par le craquement du bois et le sifflement du vent contre la tôle. Elias s'approcha pour l'aider à ôter sa combinaison. Le frottement du néoprène mouillé produisit un son organique, un bruit de peau qui respire enfin après une trop longue apnée.

Il l'enveloppa dans une couverture en laine rêche. Ses mains larges encadrèrent son visage avec une précaution de dentellière. L'odeur d'Elias l'enveloppa : un mélange de tabac froid, de sel marin et cette note de terre après l'orage qui promettait la sécurité.

— Tu es revenue, souffla-t-il.

Iris voulut répondre. Sa gorge, ce tunnel obstrué, se contracta. Elle sentit les larmes monter — une décompression émotionnelle plus violente que celle des abysses. Elle posa sa main sur le poignet d'Elias. Sa peau était glacée, mais son sang battait fort.

— La... la vérité... commença-t-elle, sa voix hachée, incertaine, comme si elle réapprenait à articuler chaque syllabe. Elle ne m'a jamais fait peur, Elias. C'est le silence... qui m'a presque tuée.

Elias sourit, un éclair de lumière dans ses yeux tourmentés.

— Ta voix est le plus beau son que j'aie jamais entendu.

Il s'assit sur le rebord de la table, si près que leurs genoux se touchaient. Il prit ses mains, frottant ses paumes pour les réchauffer.

— Pourquoi ? demanda-t-elle dans un souffle. Pourquoi fais-tu tout ça ?

— Parce que sous l'eau, quand tu as manqué d'air... j'ai réalisé que si tu ne remontais pas, je n'aurais plus aucune raison de respirer moi-même.

Iris sentit une chaleur irradier de son plexus. Ce n'était plus seulement de l'amour, mais une reconnaissance mutuelle. Il se pencha, sa barbe naissante piquant délicieusement la peau de son cou. Iris laissa sa tête basculer en arrière, s'abandonnant totalement.

— Je t'aime, Elias, murmura-t-elle.

Le mot semblait étrange dans sa bouche, une clé n'ayant pas servi depuis trop longtemps mais tournant parfaitement dans la serrure. Il l'embrassa avec une ferveur qui disait tout ce que sa caméra n'avait jamais pu capturer : la fragilité de la vie et la nécessité de la tendresse. Iris y mit ses dix ans de solitude. Elle s'ouvrit à lui comme l'océan sous l'étrave d'un navire.

Ils finirent par se séparer, le souffle court. L'enveloppe était là, sur la table, maculée d'hydrocarbures. Le venin de l'île. Elias posa sa main dessus, mais son regard resta ancré dans celui d'Iris.

— Si nous ouvrons ceci, le Ker-Avel que tu connais cessera d'exister.

— L'île étouffe, Elias. On ne guérit pas d'un poison en faisant semblant qu'il n'existe pas. Je préfère être bannie dans la lumière que de régner dans l'ombre.

Il déchira le sceau. Ils lurent ensemble, épaule contre épaule. Chaque ligne était une gifle : le financement de l'école, les digues, la coopérative... tout payé par le stockage de fûts toxiques. Goulven n'était pas un monstre, mais un comptable de la misère.

— On ne peut pas porter le monde sur nos épaules, Iris, dit Elias en l'attirant contre

lui. On peut juste choisir de ne plus mentir.

Ils restèrent ainsi, écoutant le monde se réveiller. L'aube triomphait enfin, teintant le ciel de rose poudré et d'or pâle. Iris se leva, drapée dans sa couverture, et regarda par la lucarne. Pour la première fois, elle ne vit pas un tombeau dans l'eau, mais un chemin.

— Prête ? demanda-t-il, sa main cherchant la sienne.

Iris inspira profondément, emplissant ses poumons de cet air matinal chargé d'un espoir sauvage. Elle pressa sa main, un geste ferme.

— Prête.

Ils sortirent de la cabane. Le granit noir de Ker-Avel semblait les observer, mais Iris n'y sentait plus d'hostilité. Elle marchait vers le village, vers son combat, vers son avenir. La zone crépusculaire n'était plus qu'un souvenir, une ombre effacée par l'éclat d'une aube qu'ils avaient inventée à deux. À Ker-Avel, l'océan continuait de gronder, mais son chant n'était plus un reproche. C'était un hymne à ceux qui osent enfin regarder la lumière en face.

# Chapitre 12

## La confession des courants

La petite maison de garde-côte, perchée au sommet de la falaise de Ker-Avel, semblait trembler sous les assauts d'un vent qui ne portait plus seulement l'odeur du sel, mais aussi celle, écœurante et poisseuse, du pétrole qui étranglait la côte. À l'intérieur, la pénombre n'était troublée que par la danse erratique des flammes dans l'âtre, jetant des lueurs ambrées sur les murs tapissés de cartes marines jaunies. Iris était debout près de la fenêtre, sa silhouette fine se découpant contre l'obscurité liquide de l'Atlantique. Elias, à quelques pas d'elle, ne la quittait pas des yeux. Il y avait dans l'air une pression si dense qu'elle semblait peser sur leurs poitrines, le silence des grands fonds avant l'implosion.

Elle se tourna lentement vers lui. Ses yeux d'un gris d'orage étaient noyés de larmes. Elle prit une inspiration saccadée, et pour la première fois depuis dix ans, le silence de Ker-Avel se brisa.

— El... Elias...

Le son était un murmure rauque, une note étranglée. C'était une voix qui n'avait pas servi, une terre qu'on n'avait pas cultivée depuis une éternité. Elle butait sur les syllabes, cherchant son souffle.

— Je... je ne peux plus, Elias. Le poids... l'océan... c'est trop.

Elias fit un pas vers elle, le cœur battant à grands coups contre ses côtes.

— Iris ? Tu parles... Tu me parles enfin.

Elle ferma les yeux, son visage crispé par une douleur ancienne. Elle s'approcha de lui, si près qu'il put sentir l'effluve de sa peau : un mélange d'iode, de laine mouillée et de pluie propre. Elle posa ses mains, froides et tremblantes, sur les revers de son vieux manteau de reporter.

— Le \*Sirocco\*... commença-t-elle, sa voix se brisant comme une vague contre un récif. Nathan... Je l'aimais. Pas comme toi... pas de cette façon qui me brûle. Mais il était mon frère d'écume. Cette nuit-là... j'ai cru que je domptais le courant. J'ai... j'ai viré trop tôt. J'ai ignoré les signaux. Je pensais que la mer m'appartenait.

Un sanglot secouant ses épaules, elle s'effondra presque contre lui. Elias la guida doucement vers le vieux tapis de laine devant la cheminée. Ils s'y assirent, enveloppés par la chaleur de l'âtre qui palpitait comme un second cœur. Il ne l'écarta pas ; il entrelaca leurs doigts, s'ancrant dans la réalité de cet aveu.

— Le choc, continua-t-elle, les yeux perdus dans les braises. Le bateau s'est ouvert. Nathan était en bas... pour le blessé. Il n'a pas eu de chance. J'ai crié, Elias. J'ai crié jusqu'à ce que mes cordes vocales se déchirent. Et quand on m'a sortie de là, j'ai décidé que si ma voix n'avait pas pu le sauver, elle ne servirait plus jamais.

Elle s'attendait au mépris, à la violence de la vérité. Mais Elias fit tout le contraire. Il la tira contre lui, enfouissant son visage dans le creux de son cou, respirant l'odeur de ses cheveux. La haine qu'il avait cultivée pendant une décennie s'effritait. Il voyait devant lui non pas une coupable, mais une âme en lambeaux qui s'était infligé une peine bien plus cruelle que n'importe quel tribunal.

— On n'est pas des monstres, Iris, murmura-t-il contre sa peau, là où son pouls battait avec la frénésie d'un oiseau captif. On est juste des débris que la mer a rejetés. On est cassés, toi et moi.

Il s'écarta légèrement pour plonger son regard dans le sien. Ses yeux d'un bleu délavé

étaient chargés d'une tendresse née de la compréhension absolue de la souffrance.

— Mon frère est mort dans l'eau froide, Iris. Mais moi, je suis en train de mourir de soif depuis des années. Et c'est toi qui es ma source.

Il laissa ses lèvres effleurer les siennes. C'était un baiser qui goûtait le sel et les larmes, une communion de deux êtres qui venaient de toucher le fond et commençaient leur lente remontée. Iris sentit son cœur se gonfler d'une espérance sauvage. Elle comprit que cette confession n'était pas la fin, mais le premier palier de leur décompression. Pour ne pas mourir de l'azote accumulé dans leurs sangs, ils devaient s'arrêter là, dans cette étreinte, et attendre que la pression diminue.

Ils restèrent ainsi un long moment, lovés l'un contre l'autre sur le tapis, tandis que le feu devenait un lit de braises rougeoyantes. La chaleur de l'homme contre elle chassait le froid polaire installé dans ses os depuis le naufrage. Elle posa sa main sur son torse, écoutant ce métronome puissant qui disait : *\*vivant, vivant, vivant.\**

— Pourquoi es-tu revenue plonger ? demanda-t-il après un long moment.

— Pour ne plus avoir peur du noir. Pour voir ce que la mer avait fait de nos péchés. Et ce cargo, Elias... cette marée noire... c'est le passé qui remonte. Le silence de Goulven s'est oxydé. Il fuit de partout.

Elias hocha la tête. Son esprit de reporter, habituellement si froid, était submergé par une vague d'empathie. Il ne voyait plus un sujet d'enquête, mais une femme qui avait porté le monde seule, attendant que quelqu'un l'aide à poser son fardeau.

— Demain, nous irons voir Goulven, murmura-t-il, sa voix déjà lourde d'une détermination nouvelle. Nous lui dirons que le temps du silence est terminé.

Peu à peu, l'obscurité commença à s'effiloche. Un gris perle pointa à l'horizon,

filtrant à travers les rideaux. Iris se leva et retourna vers la fenêtre, mais cette fois, Elias l'accompagna, passant un bras autour de ses épaules. La lumière de l'aube sculptait leurs profils, soudés face à l'immensité.

Au loin, on devinait la silhouette du cargo échoué, carcasse d'acier déshonorant la côte. Mais pour la première fois, Iris ne regardait plus ses pieds pour éviter les pièges du souvenir. Elle regardait l'horizon. Elle n'était plus la plongeuse muette ; elle était celle par qui la clarté allait revenir.

Le jour se levait sur Ker-Avel, balayant les derniers vestiges de la nuit. L'amour n'était plus un refuge contre la tempête, mais la force qui leur permettait de marcher droit dans l'ouragan. Ils étaient deux désormais, un seul sillage sur l'océan du temps, prêts à transformer ce pétrole en encre pour écrire, enfin, la vérité.

# Chapitre 13

## L'écologie du mensonge

Le ciel de Ker-Avel n'avait plus rien d'une voûte céleste ; il était devenu un linceul d'ardoise froissée, une étoffe lourde et humide qui semblait vouloir écraser les falaises de granit noir sous son poids de mélancolie. L'air, d'ordinaire vif et iodé, s'était chargé d'une odeur écoeurante, un parfum de fin du monde où le sel luttait contre les effluves métalliques et gras du pétrole. C'était une odeur qui ne se contentait pas d'effleurer les narines ; elle s'insinuait dans la gorge, tapissait les poumons d'une pellicule de goudron invisible, comme si le limon des secrets de l'île devenait enfin respirable.

Iris se tenait sur le quai, le corps tendu comme une amarre sur le point de rompre. Ses doigts, engourdis par le froid humide de l'Atlantique, luttèrent contre un tremblement irrésistible alors qu'ils déboutonnaient nerveusement le col rigide de sa veste de quart. Elle sentait la morsure du vent sur ses joues, une giflette répétée qui, pourtant, ne parvenait pas à réveiller la torpeur de son cœur. À ses côtés, Elias ne disait rien. Sa présence était une ponctuation sourde dans le tumulte des éléments. L'espace entre eux se réduisit jusqu'à ce que l'air froid n'ait plus de place pour circuler. Elias ne l'effleura pas tout de suite ; il laissa sa chaleur précéder son geste, une promesse thermique avant l'assaut. Quand ses doigts rencontrèrent enfin la tempe d'Iris, ce fut comme si le granit de l'île cessait d'être une prison pour devenir un refuge.

Elle tourna la tête vers lui, et son regard s'attarda sur son profil. Il y avait dans la ligne de sa mâchoire une géographie de la douleur qu'elle connaissait par cœur. Il ne regardait pas la mer ; il fixait Goulven, quelques mètres plus loin, dont la silhouette s'affaissait comme une voile dégonflée. Le maire de Ker-Avel n'était plus qu'un spectre. L'homme qui, jadis, portait l'île sur ses épaules semblait soudain fait de verre

brisé. La gangrène du silence avait enfin porté ses fruits amers : la marée noire s'apprêtait à dévorer la réserve naturelle, le joyau qu'il avait juré de protéger en vendant son âme.

— Écoute ce silence, murmura Elias.

Sa voix était basse, un velours érodé par les vents. Iris ferma les yeux. Elle n'entendait pas le silence, elle entendait le fracas des vagues contre les récifs, un son de tambour sourd battant au rythme de sa propre culpabilité. Dix ans que le \*Sirocco\* reposait par le fond. Elle avait cru que l'océan avait digéré le drame. Elle s'était trompée. La mer ne pardonne pas, elle archive. Et aujourd'hui, elle recrachait tout : le pétrole, la honte, et ce deuil qu'Elias portait comme une armure.

— La vérité est un poison de profondeur, Elias, répondit-elle enfin, la gorge serrée par une déglutition pénible. Si nous remontons trop vite vers elle, l'azote de nos secrets nous fera exploser les poumons. Laisse-moi encore un instant dans l'ivresse du bleu.

Elle sentit la main d'Elias se poser sur la sienne. Ses doigts étaient rudes, marqués par le maniement des objectifs, mais sa paume était d'une douceur infinie. Iris ne retira pas sa main. Elle laissa ses doigts s'entrelacer aux siens, une prière muette jetée à la face de l'orage. À cet instant, l'odeur de fuel sembla s'estomper derrière le parfum d'Elias : une note de tabac froid, de papier ancien et de cuir. Il était le palier de décompression nécessaire avant qu'elle ne soit pulvérisée par la pression du monde.

— On ne peut pas rester spectateurs, dit-elle, sa voix retrouvant une fermeté qu'elle pensait avoir perdue.

Elias resserra son étreinte. Ses mains encadrèrent son visage, ses pouces s'attardant sur la petite cicatrice au bord de son sourcil. Leurs regards se verrouillèrent. Ses yeux étaient des abysses où la lumière refusait de mourir.

— On va descendre, Iris. Pour que tu puisses enfin respirer.

Le vent tourna brusquement, apportant avec lui une rumeur plus sombre. Au loin, vers la réserve naturelle, on devinait déjà la tache sombre, un ruban de nuit étalé sur le ventre de l'océan. Goulven s'était mis à genoux sur le béton, les mains enfouies dans ses cheveux gris. Ses sanglots déchiraient l'atmosphère plus sûrement que n'importe quel éclair. Iris sentit une larme rouler sur sa joue. Elle pensa à son erreur d'il y a dix ans, à ce blessé qu'elle avait voulu sauver au prix d'une manœuvre impossible. Elle avait cru sacrifier un homme pour en sauver un autre, mais en réalité, elle avait ouvert une brèche dans le destin de l'île.

Elias la guida vers la petite capitainerie pour échapper à la violence des rafales. En franchissant le seuil, le fracas du dehors s'atténa, remplacé par le craquement d'un vieux poêle à bois. Dans cet espace restreint, chaque respiration devenait un événement. Iris sentait ses vêtements humides coller à sa peau, une sensation d'inconfort qui lui rappelait sa vulnérabilité. Elle frissonna, non pas de froid, mais de cette exposition totale.

Elias s'approcha, sa respiration vibrant contre le front de la jeune femme. Il écarta une mèche trempée de son visage, son geste s'attardant dans un frôlement qui lui fit perdre pied.

— C'est un froid qui vient de l'intérieur, Elias. Je ne sais pas si un feu peut l'éteindre.

— Alors laisse-moi essayer.

Il ne l'embrassa pas tout de suite. Il se contenta de poser ses mains sur ses épaules, une ancre solide. Iris s'abandonna contre lui, écoutant le rythme synchrone de leurs cœurs. C'était le premier palier de leur décompression. Ici, à l'abri du terreau des non-dits, ils commençaient enfin à réapprendre à respirer. Le silence qui s'installa

n'était plus un vide, mais une substance dense, presque palpable.

Elle chercha ses lèvres. Le baiser fut d'abord une hésitation, puis un aveu de sel et de désespoir se transformant en espérance. Elias goûtait sur elle l'amertume du passé et la douceur d'un présent qu'ils sculptaient minute après minute. Dans l'obscurité de la chambre haute, les sens d'Iris s'aiguisèrent. Elle entendait le bruissement des vêtements, le frottement du tissu contre la peau, le son d'un souffle qui s'accélère. L'odeur de la pluie sur le rebord de la fenêtre se mariait à l'odeur musquée de leur désir.

Elle fit courir ses mains sur son dos, sentant sous ses doigts chaque relief de sa peau. Il était son miroir ; il était son refuge. Ils s'aimèrent avec une urgence désespérée, une lutte contre l'oubli, une manière de dire au destin qu'ils ne seraient plus jamais les jouets des courants. Chaque mouvement était une plongée plus profonde où la douleur se transformait en plaisir, où la culpabilité se dissolvait dans la chaleur d'une étreinte.

Plus tard, alors que le vent s'essoufflait, ils restèrent enlacés. La lumière naissante révélait les détails de leur abandon. Elias restait éveillé, veillant sur elle comme sur un trésor dont on vient de découvrir l'existence. Il regarda le visage apaisé d'Iris, ses cils formant des ombres délicates sur ses joues, et il sut qu'il avait déjà gagné. Il avait trouvé la perle de verre au milieu du goudron.

Le jour se levait enfin, gris et hésitant. Un coup sec retentit à la porte d'entrée. Ce n'était pas le vent. Elias et Iris se regardèrent, leurs respirations se suspendant un instant. Le monde extérieur réclamait ses comptes. Elias prit sa main, la serrant fort, un dernier ancrage.

— Ensemble, dit-il simplement.

Ils descendirent l'escalier, leurs pas résonnant sur le bois usé. En bas, à travers les

vitres embuées, ils virent la silhouette brisée de Goulven. Elias tourna la clé. La porte s'ouvrit sur un souffle de tempête qui balaya la pièce. Ils étaient debout, épaule contre épaule, face à l'océan déchaîné et à l'homme qui les avait trahis. L'air était saturé d'une amertume huileuse, mais sous cette odeur de mort, il y avait l'oxygène pur de leur courage.

Goulven leva les yeux, le visage ravagé.

— Il est trop tard, Iris... La digue a rompu. Le pétrole est dans la baie.

Iris ne recula pas. Elle posa ses yeux sur le vieil homme avec une compassion infinie. Elle prit le carnet d'Elias et y écrivit d'une écriture indomptable : \*« Rien n'est jamais trop tard pour la vérité. Elle est comme la mer, Goulven. Elle finit toujours par reprendre sa place. »\*

Ils quittèrent le seuil de la maison pour affronter la morsure du vent. Ils marchèrent vers les falaises, là où le combat pour Ker-Avel allait se jouer. L'odeur de la mer en colère les frappa, mélange d'écume blanche et de goudron noir. C'était une vision d'apocalypse, mais pour eux, c'était le terrain de leur renaissance. La marée noire pouvait bien asphyxier les côtes, elle ne pourrait jamais éteindre la lumière qui brûlait désormais en eux. Ils avançaient vers l'abysse, non plus comme des naufragés, mais comme les architectes d'un monde plus pur. Ils avaient déjà appris à respirer sous l'eau.

# Chapitre 14

## Palier 4 : La narcose (45 mètres)

Sous la surface, le monde n'est plus qu'un battement de cœur assourdi, une pulsation de saphir sombre où le temps s'étire comme une soie mouillée. À quarante-cinq mètres de profondeur, l'océan n'est plus une étendue d'eau, c'est une étreinte dense qui semble vouloir consoler Iris de toutes les années de silence qu'elle s'est imposées. Ici, dans cette « zone des ombres », l'azote commence sa danse insidieuse dans le sang. C'est la narcose, l'ivresse des grands fonds, ce baiser empoisonné qui brouille les frontières entre le souvenir et la réalité.

Iris sentit son esprit s'effiloche. L'air qu'elle aspirait avait un goût de métal froid et de solitude ancienne. À côté d'elle, Elias n'était qu'une silhouette massive, une présence rassurante dont elle percevait la chaleur malgré l'épaisseur du néoprène. Sa lampe torche découpait des tranches de ténèbres, révélant des particules en suspension semblables à une neige stellaire. Elle posa sa main sur son bras. À travers les gants, elle percevait la cadence de son pouls s'accordant au sien. C'était le langage de deux exilés de la terre ferme, se tenant par la main au milieu de l'abîme. Dans le regard d'Elias, derrière la vitre de son masque, Iris vit un homme à nu, dépouillé de ses certitudes par la pression colossale de l'Atlantique.

Soudain, la narcose fit basculer le monde. Les débris de l'\*Astarté\*, ce cargo éventré qui déversait son venin noir dans les veines de Ker-Avel, commencèrent à se tordre. Émergeant de la brume sédimentaire comme un spectre réclamant justice, Iris vit le \*Sirocco\*. Le navire de son passé. Elle revit le visage du frère d'Elias, une ombre emportée par un courant qu'elle n'avait pas su anticiper. Une vague de culpabilité, plus lourde que les tonnes d'eau qui l'écrasaient, déferla sur elle. La vérité la frappa avec la violence d'une décompression brutale : l'\*Astarté\* avait été aspiré par le

couloir d'eau invisible créé par sa propre erreur de jeunesse, dix ans plus tôt. Elle était le point zéro de la tragédie.

Elias sentit sa détresse. Il s'approcha, posa ses mains sur ses tempes, leurs masques se frôlant. Dans ce silence où seul le bruit des bulles faisait office de musique, il chercha son regard. Leurs douleurs s'étaient reconnues dès le premier jour, deux cicatrices cherchant à se refermer l'une sur l'autre. Iris crut percevoir son odeur de bibliothèque et de grand large s'infiltrer à travers son détendeur. Elle s'agrippa à lui. Leurs corps flottèrent dans un équilibre précaire, suspendus entre la vie et le néant. Elias la serra contre lui. À cet instant, l'enquête et la marée noire s'effacèrent. Il n'y avait plus que deux atomes perdus, cherchant un sens à leur survie.

Il commença à la guider vers le haut. La remontée devait être lente. Des paliers de décompression, mais aussi des paliers de vérité. Le cœur d'Iris battait la chamade. Elle aimait cet homme d'un amour né dans la vase et la tragédie, un amour qui avait le goût du sel et la dureté du granit. Elle l'aimait parce qu'il était le seul capable de regarder son ombre sans détourner les yeux. Elle comprit que sa rédemption ne passerait pas par l'oubli, mais par le sacrifice.

La pression diminuait, mais celle dans sa poitrine croissait. Elias ne lâchait pas sa main. Il était son fil d'Ariane, son phare dans la tempête intérieure. L'ivresse se dissipait, laissant place à une lucidité tranchante. Elle savourait la sensation de son corps contre le sien, ce contact précieux dans l'immensité liquide. Elle se fit une promesse : si elle devait se noyer, ce ne serait plus dans la culpabilité, mais dans la clarté de ses yeux à lui.

Ils crevèrent la surface ensemble.

Le fracas du monde les percuta. Le cri des mouettes, le vrombissement des moteurs et cette odeur de pétrole, épaisse, écœurante. Elias ôta son masque. Ses cheveux trempés collaient à son front, ses lèvres étaient bleutées par le froid.

« Iris, » murmura-t-il.

Ce simple mot sonnait comme une prière. Elle nagea vers lui. Leurs corps, encombrés par le matériel lourd, s'entrechoquèrent. Dans cette mer souillée, ils s'accrochèrent l'un à l'autre comme les deux seuls survivants d'un orage. Iris posa sa main sur sa joue. Elle vit dans ses yeux qu'il savait.

« On va s'en sortir, » dit-il. « On va tout leur dire. Ensemble. »

Elle hocha la tête. La petite fille perdue dans le naufrage était enfin rentrée au port. Elle n'était plus seule pour porter le poids du monde. En marchant sur le sentier escarpé menant à la cabane, Elias ne lâcha pas sa main. L'odeur de la terre humide remplaça celle du pétrole.

À l'intérieur de la cabane, le silence n'était plus un gouffre, mais un nid. Elias l'attira dans un dernier embrassement dans l'ombre, respirant sa peau avec une faim retrouvée. Il commença à défaire la fermeture de sa combinaison. Le bruit du métal glissant sur le néoprène résonna comme un avertissement. À chaque centimètre de peau dévoilé, Iris sentait un poids se soulever. Sous les doigts d'Elias, les couches de culpabilité se dissolvaient comme du sel. Elle ne pesait plus rien. Elle n'était plus un secret, mais un corps vivant, vibrant sous une main qui ne tremblait pas.

Leur contact était électrique. Brut. Sans filtre.

Dans le vieux lit recouvert de laine rêche, ils se mêlèrent l'un à l'autre. Elias la surplombait, et Iris retrouva dans ses yeux cette lueur de narcose. Sauf qu'ici, à l'air libre, cet enivrement s'appelait l'amour. Il passa un doigt sur sa tempe.

« Nous faisons... nos paliers, » murmura-t-elle enfin. Sa voix n'était qu'un froissement de papier, un son fragile qu'elle-même ne reconnaissait plus.

Elias l'embrassa pour combler les silences, pour panser les plaies du passé. Iris s'ouvrit à lui. Elle sentait le sel sur sa peau chaude, l'odeur charnelle de l'homme qui l'avait acceptée dans sa totale vérité. L'acte d'amour fut une traversée. Ce fut long, intense. Une immersion où seule la chaleur humaine permettait de ne pas se perdre. Iris n'était plus la fille du silence. Elle était une femme aimée.

Après, dans le calme qui suivit la tempête, ils restèrent enlacés. Le froid ne les atteignait plus.

« Demain, nous devons affronter Goulven, » dit Elias d'une voix grave. « Montrer ce que cache cette marée noire. »

« Ensemble, » répondit-elle.

Iris se blottit contre lui, gagnée par un sommeil sans cauchemars. Elle n'avait plus besoin de l'ivresse de l'azote pour exister. La pression des bras d'Elias était bien plus puissante. Tandis que l'océan continuait de battre les falaises de granit noir, elle sut que l'amour était le seul palier qui permettait de revenir du royaume des morts. La nuit de Ker-Avel pouvait bien être éternelle, elle avait enfin trouvé son aube.

# Chapitre 15

## Le twist de la carcasse

Le silence qui suivit leur remontée à la surface n'était pas celui, apaisant, d'une mission accomplie. C'était une chape de plomb, plus lourde encore que les bouteilles d'oxygène dont ils venaient de se délester. Sur le pont du vieux canot, l'air iodé de Ker-Avel avait perdu sa pureté ; il goûtait le sel amer, la rouille et le fer. Iris ne regardait pas l'horizon. Ses mains gantées de néoprène tremblaient imperceptiblement, et chaque respiration lui semblait être une lutte contre une eau invisible qui cherchait à remplir ses poumons.

Elias se tenait près de la barre, le visage fouetté par les embruns. Il ne disait rien, mais son regard d'ordinaire si acéré s'était voilé d'une inquiétude qu'il peinait à masquer. Il observait Iris, le cœur serré par une peur sourde : celle de la voir basculer de nouveau dans cet abîme intérieur où il ne pourrait plus l'atteindre. Il voulait la toucher, réduire les deux mètres de bois qui les séparaient, mais il sentait que la moindre maladresse briserait le fil ténu qui la retenait encore à la réalité.

Ils regagnèrent sa cabine de granit, nichée contre la falaise. À l'intérieur, l'odeur de vieux papier et de tabac blond offrait un refuge précaire contre l'âpreté du dehors. Iris s'assit sur un banc usé, s'enveloppant dans une couverture de laine. Elias s'approcha, s'arrêtant à quelques centimètres d'elle. La chaleur qui émanait de son corps créait une zone de tension presque électrique. Iris fixait ses mains, incapable de lever les yeux. Elle voulait qu'il l'entoure de ses bras, elle en crevait d'envie, mais elle se sentait trop souillée par ce qu'ils venaient de découvrir.

— Iris, murmura-t-il enfin.

Sa voix était un souffle rauque. Elle mit de longues secondes à répondre. Sa parole, enrayée par dix ans de mutisme, semblait butter contre des parois de verre.

— Le... le courant, finit-elle par articuler, la voix brisée. Il a changé. C'est ma faute, Elias.

— Ne dis pas ça.

— Regarde les clichés, insista-t-elle dans un raclement de gorge douloureux.

Elias étala les tirages encore humides et les relevés bathymétriques sur la table de chêne. La lumière orangée de la lampe sculpta les ombres sur les documents. Le verdict était là, impitoyable. Le \*Sirocco\*, l'épave qu'Iris avait couchée au fond dix ans plus tôt, n'était pas resté un simple tombeau. En barrant le chenal, il avait capturé les sédiments, érigé une digue de fer et de sable qui avait dévié la trajectoire des eaux.

— Le courant de la Jument a pivoté de quinze degrés, expliqua Iris, ses doigts effleurant la carte comme une plaie ouverte. Ça a créé un tourbillon ascendant. Le cargo de Goulven... il n'avait aucune chance. Mon erreur d'autrefois a armé le piège d'aujourd'hui. Je suis le récif, Elias. Tout ce que je touche finit par couler.

Elle se leva brusquement, cherchant à fuir son propre regard dans le reflet de la vitre. Elias la rattrapa par le bras, une prise ferme mais tremblante. Pour la première fois, Iris vit la faille dans son armure de reporter. Ses yeux ambrés n'étaient plus ceux d'un observateur, mais ceux d'un homme qui craignait de perdre sa seule raison de rester sur cette île.

— Tu n'es pas le monstre de cette histoire, Iris, dit-il, la voix pressante. Regarde mieux ces photos. Là, près de la coque déchirée. Ces fûts n'ont rien à voir avec le chargement officiel. Goulven savait que le chenal était devenu instable. Il a utilisé les

anciennes cartes de navigation pour envoyer le cargo sciemment dans ce couloir, pariant sur un échouage qui masquerait ses trafics toxiques. Ils ont transformé ton deuil en complice.

Iris sentit un frisson parcourir son échine. La culpabilité circulaire qui l'étouffait se mua soudain en une colère froide. Elle plongea ses yeux dans ceux d'Elias. La distance entre eux s'évapora. Il posa ses mains sur son visage, ses pouces caressant la trace de sel sur ses joues. Son toucher était rugueux, marqué par les hivers et les voyages, mais il portait une tendresse qui terrassa Iris.

— Mon frère est mort sur le *\*Sirocco\**, murmura Elias, son souffle se mêlant au sien. Mais je ne te vois pas comme sa meurtrière. Je vois une femme qui porte le monde sur ses épaules. Et j'ai horreur de te voir suffoquer seule.

Il réduisit l'espace restant. Leurs lèvres se frôlèrent d'abord, une hésitation pleine de crainte, avant que le baiser ne s'approfondisse avec une urgence désespérée. C'était un baiser de naufragés trouvant enfin une terre ferme. Iris y goûta la saveur de l'espoir, mêlée au goût de sel de ses propres larmes qu'il recueillait sur sa bouche. Dans la chaleur de cet échange, le givre qui entourait son cœur depuis une décennie commença à fondre. Ce n'était plus seulement du désir, c'était une reconnaissance mutuelle de leurs fêlures.

Iris se laissa aller contre lui, enfouissant son visage dans le creux de son épaule. L'odeur d'Elias — pluie, laine et une virilité tranquille — chassa les relents de pétrole qui hantaient ses sens.

— J'ai peur, confia-t-elle dans un souffle plus clair.

— Je sais, répondit-il en la serrant plus fort. La vérité est un océan dévastateur, mais elle seule peut laver les souillures. On ne peut plus se cacher dans les profondeurs, Iris. Il faut remonter. Un palier après l'autre.

Elle s'écarta légèrement, le regard brillant d'une détermination nouvelle. Elle posa sa main sur la caméra d'Elias, cet objet qui détenait désormais le pouvoir de briser le plafond de verre de Ker-Avel.

— Demain, nous descendrons une dernière fois, dit-elle fermement. Pas pour sauver des corps, mais pour arracher leur masque.

Elias sourit, un sourire triste mais fier, et pressa ses lèvres sur le front de la jeune femme. Dans la petite cabine battue par les vents, alors que la marée noire continuait de ramper sur le granit, ils formèrent un territoire où la culpabilité n'avait plus cours. Ils étaient l'ancre et la voile, le port et le voyage. Le ronronnement de l'océan au loin ne ressemblait plus à un reproche, mais à un appel aux armes. Iris ferma les yeux, savourant la chaleur de la main d'Elias dans la sienne, prête, enfin, à affronter la lumière.

# Chapitre 16

## La dernière remontée

Dans l'étroit sillage de la petite maison de pierre qui s'agrippait aux falaises de Ker-Avel comme un naufragé à son radeau, le temps semblait avoir suspendu sa course. Dehors, l'océan ne se contentait plus de gronder ; il hurlait une plainte séculaire, une symphonie de colère et de morsure iodée qui giflait les vitres encrassées par les embruns. Mais à l'intérieur, dans cette pièce exiguë où l'effluve du café froid se mêlait à celle, plus âcre, du néoprène mouillé et du vieux papier, le silence était d'une tout autre nature. C'était une respiration retenue à deux cœurs battants.

Iris était assise à la table de chêne massif, ses doigts fins, encore engourdis par le froid des abysses, effleurant le boîtier métallique du disque dur. Elle sentait la présence d'Elias derrière elle. C'était une onde tellurique. L'air froid de la nuit qui s'engouffrait par les jointures de la fenêtre mourait contre la chaleur de son épaule, créant autour d'eux une frontière invisible. Il dégageait une senteur de tabac blond, de cuir vieilli et cette note de jais sauvage qui semblait désormais faire partie de sa peau.

Depuis dix ans, elle s'était murée dans un permafrost de culpabilité. Et voilà que cet homme, avec ses yeux de reporter qui avaient vu trop d'horreurs, agissait comme un dégel brutal.

— On ne peut plus reculer, Iris, murmura-t-il. Sa voix était une caresse rauque qui fit frissonner la nuque de la jeune femme. Si on appuie sur "envoyer", le Ker-Avel que tu connais n'existera plus demain. Mais celui que tu protèges pourra enfin respirer.

Iris tourna lentement la tête vers lui. Leurs visages n'étaient séparés que par un

espace si ténu qu'elle pouvait compter les fines ridules au coin de ses yeux. Elle vit son propre reflet dans ses prunelles sombres : une femme aux traits tirés, aux yeux d'un bleu délavé par les cristaux amers, mais où brillait une lueur d'espérance.

Elle posa sa main sur la sienne. La peau d'Elias était rugueuse, marquée par les voyages, tandis que celle d'Iris affichait une pâleur de nacre. Le contact fut un choc de mondes. Elle sentit le pouls de l'homme battre contre sa paume, un rythme synchronisé sur l'urgence de l'instant. Elle l'aimait d'un attachement viscéral, comme on s'agrippe à une bouée au milieu d'une tourmente déchaînée.

— Elias, je porte cette faute comme une ancre, répondit-elle enfin. Mais ce soir, je veux couper la chaîne.

Sur l'écran, les images défilaient, fantomatiques. On y voyait les fûts corrodés s'échappant des entrailles du cargo comme des métastases. Elias manipula la souris. Ses mains, habituellement si sûres lorsqu'il cadrait l'horreur, tremblaient légèrement. Ce n'était pas la peur, c'était le vertige de la fin d'un cycle. Il cliqua. Le cercle de progression apparut : 1%, 5%, 12%... La connexion satellite, capricieuse, transformait l'attente en agonie.

Soudain, une lueur fugitive balaya le chemin côtier. Des phares. Une voiture approchait, luttant contre les rafales.

— Il arrive, souffla Iris.

Un coup violent retentit à la porte, ébranlant le vieux bois. Le son fut comme un coup de tonnerre. La barre de progression atteignit 60%.

— Iris ! Ouvre cette porte ! La voix de Goulven, déformée par la rage, filtra à travers les fentes. Ne fais pas une erreur que tu regretteras toute ta vie !

Iris s'approcha de la porte, non pour l'ouvrir, mais pour signifier sa présence. Elle ne ressentait aucune haine, seulement une immense tristesse pour cet homme qui avait cru sauver son peuple en vendant son âme à l'opacité anthracite des fonds marins.

— L'erreur a été commise il y a dix ans, Goulven ! cria-t-elle. Ce soir, on ne fait que rendre à la mer ce qui lui appartient !

Derrière elle, la barre de progression sauta à 95%. Un silence soudain s'installa lorsque le chargement s'acheva. "Envoi réussi". La vérité voyageait désormais à travers les ondes, plus profonde que l'océan.

La porte céda dans un craquement sinistre. Le vent s'engouffra dans la pièce, renversant les chaises. Dans l'encadrement, la silhouette massive de Goulven se découpait, ruisselante de pluie. L'odeur de la terre mouillée entra avec lui, brisant le sanctuaire. Mais Iris ne recula pas. Elle fit un pas en avant, protégeant Elias de son propre corps. Elle n'était plus la coupable. Elle était le juge.

— C'est fini, Goulven. Le vent a tourné.

Le Maire ne répondit pas. Ses yeux erraient vers l'écran. Il exhalait une odeur de varech pourri, le parfum de la peur qui se transmute en désespoir. Elias posa sa main sur l'épaule du Maire. Ce geste n'était pas un pardon, c'était une reconnaissance entre deux hommes brisés.

— Demain, le monde saura, dit Elias doucement. Ne laissez pas Ker-Avel s'étouffer dans votre silence.

Ils passèrent devant lui, quittant la carcasse de la maison pour affronter la tourmente de plein fouet. Dans le vieux Land Rover d'Elias, l'odeur du cuir froid les accueillit. Elias démarra le moteur et ils s'élancèrent sur la route côtière, bordée par les vagues qui explosaient contre la roche millénaire.

— À quoi tu penses ? demanda-t-il doucement.

Iris laissa sa tête reposer sur le siège, savourant une chaleur de terre cuite, de celle qui garde l'été au cœur de l'hiver.

— Je pense à la pression. Tu sais, en plongée, la remontée peut être fatale. Mais là... ce n'est pas l'azote qui m'enivre. C'est une ivresse de lumière qui infuse dans mes veines.

Elias coupa le moteur au pied du phare. Le faisceau balayait le ciel, une épée blanche tranchant l'obscurité. Il se tourna vers elle, dégageant une mèche mouillée de sa tempe.

— Iris, je n'ai jamais cru que je pourrais ressentir cela à nouveau. Toi... tu es la preuve qu'on peut revenir de tout.

Ce n'était pas une conquête, mais une reddition. Une manière de rendre les armes devant l'évidence de l'autre. Quand leurs lèvres se rencontrèrent, le goût était celui du sel et de la rédemption. C'était une étreinte de naufragés trouvant enfin une terre ferme, un pacte scellé loin des fantômes. Elias la serra contre lui avec une ferveur désespérée, comme s'il craignait que l'écume ne la lui reprenne.

Ils montèrent les marches du phare jusqu'à la petite chambre de veille. Là, sur le lit étroit, ils s'enroulèrent l'un dans l'autre. Le bruit de la tempête était devenu une symphonie lointaine. Elias caressait le flanc d'Iris, traçant des lignes imaginaires sur sa peau. Il s'arrêta sur la cicatrice qu'elle portait à la hanche et y déposa un baiser lent.

— Merci de m'avoir attendu au fond, Iris, murmura-t-il dans le creux de son cou.

Le phare continuait de balayer l'opacité, rappelant que même au cœur de la tourmente, il existe un point fixe. Le silence retomba sur eux, un silence riche, habité. Elias veilla sur son sommeil, regardant l'ombre de ses cils danser au rythme de la lumière tournante. À Ker-Avel, l'océan ne serait plus jamais un cimetière, mais le berceau d'un recommencement.

L'aube était déjà là. Une aube intérieure, silencieuse et triomphante, annonçant que les marées de verre avaient enfin emporté les scories du passé, laissant la place à une mer neuve.

# Chapitre 17

## L'abysse de la vérité

Le ciel de Ker-Avel n'était plus qu'une immense paupière grise, lourde de larmes qu'il déversait sans pudeur sur les falaises de granit noir. La pluie ne tombait pas ; elle s'abattait, drue, cinglante, avec le bruit rythmé et métallique de milliers de petits clous frappant les cirés rigides. Sur la crête, là où le vent hurle plus fort qu'ailleurs, Iris se tenait droite. Elle sentait la pression de l'humidité s'insinuer sous sa combinaison, une morsure glacée qui lui rappelait sa propre flottaison dans un monde qui sombrait.

À ses côtés, Elias était une présence brûlante. Ses mains, ces mains qui avaient cadré les ruines du monde, ne tenaient plus sa caméra. Elles pendaient le long de son corps, agitées d'un tremblement imperceptible. Ce n'était pas le froid qui les faisait vaciller, mais cette peur archaïque qu'il avait passée sa vie à fuir : celle de voir s'effondrer le seul foyer qu'il ait jamais envisagé. Il l'aimait d'une affection coupante, une urgence qui lui rappelait pourquoi il avait préféré photographier les décombres plutôt que les foyers : les ruines, au moins, ne peuvent plus s'écrouler.

Face à eux, Goulven. Le maire se tenait au bord du gouffre, les cheveux blancs plaqués contre son front. Dans ses yeux, Iris ne vit pas la malveillance, mais une fatigue infinie. Elle ne verbalisa pas l'immensité du mensonge ; elle se contenta de regarder l'écume bouillonnante en contrebas, là où les oiseaux aux ailes engluées ne parvenaient plus à s'arracher aux courants noirs. Le silence de l'océan exigeait réparation.

— Iris... murmura Goulven. Sa voix fut presque emportée par une bourrasque, comme un gémissement de bois qui craque. Je voulais juste que les écoles restent

ouvertes. Je ne voulais pas que la mer meure.

Iris sentit un étau de chagrin lui broyer la poitrine. Elle fit un pas, ses bottes glissant sur l'herbe rase. Elias s'approcha, son épaule frôlant la sienne, offrant un point d'ancrage dans la tourmente.

— Goulven, dit Elias d'une voix grave qui semblait stabiliser le sol sous leurs pieds. La vérité ne tue pas l'île. Regardez cette eau. C'est votre honneur qui s'échappe des cuves.

Goulven ferma les yeux, laissant la pluie laver ses rides. Il semblait attiré par le vide, par cette gueule béante de l'océan qui demandait son dû. Il comprit que sa protection n'avait été qu'une prison. Dans un dernier regard de défaite, il leur fit signe de partir. Il avait besoin de ce tête-à-tête final avec son juge le plus sévère : l'écume noire.

La descente vers le port fut un pèlerinage silencieux. À mesure qu'ils approchaient du quai, l'âcreté métallique du pétrole tentait de s'insinuer entre eux, mais elle échouait contre le rempart du pull en laine d'Elias. Pour Iris, cette odeur de terre humide et de chaleur masculine devenait le seul air encore pur de l'île.

Sur le port, la tension sociale montait comme une marée de vive-eau. Les projecteurs des journalistes déchiraient l'obscurité, créant des ombres gigantesques sur les murs de granit. Elias s'arrêta brusquement au détour du chemin. Il posa sa main nue sur la joue d'Iris. Le contact fut électrique, une décharge de vie dans une nuit de goudron.

— Je vais devoir sortir ma caméra, Iris. Je vais devoir montrer au monde ce qu'ils ont fait de Ker-Avel. Mais je ne le fais pas pour le scoop. Je le fais pour toi.

Iris ne répondit pas par des mots. Elle prit la main d'Elias et la porta à ses lèvres, déposant un baiser léger sur ses articulations saillantes. C'était sa reddition. En bas, les flashes crépitèrent, mais Iris ne les voyait plus. Elle n'entendait que le craquement

léger de l'articulation d'Elias lorsqu'il la serra contre lui pour un baiser lent, profond, qui goûtait le sel et la rédemption. À cet instant, les falaises auraient pu s'effondrer, cela n'aurait eu aucune importance. Ils étaient deux cœurs battant à l'unisson, une petite île d'humanité au milieu d'un océan de verre brisé.

Le refuge final fut une petite pièce nichée au creux de la roche, loin du tumulte médiatique qui commençait à dévorer le village. L'air y sentait le bois flotté qui se consume. La chaleur du foyer n'était rien comparée à celle qui irradiait de leur proximité. Elias aida Iris à retirer son ciré trempé. Le craquement de ses articulations fatiguées résonna dans le calme de la pièce, un bruit d'une intimité désarmante.

Il l'installa sur les couvertures de laine rugueuse. Iris ne bougeait plus, savourant le poids du bras d'Elias autour de sa taille. C'était une sensation de sécurité absolue, une force de flottaison qui l'empêchait de sombrer vers ses vieux démons. Elle leva les yeux vers lui. Dans la pénombre, les prunelles d'Elias étaient d'une clarté qui guérissait.

— Tu n'as plus besoin de plonger pour te sentir entière, Iris, murmura-t-il contre sa tempe.

Elle se blottit davantage contre lui, cherchant la texture rassurante de son pull. L'odeur du pétrole avait disparu, remplacée par celle du renouveau, de la terre après l'orage. Elle ne retenait plus son souffle. Elle laissait l'oxygène l'envahir, brûlant et salvateur, acceptant enfin de faire partie du monde des vivants.

Dehors, la pluie continuait de tambouriner, mais elle n'était plus une menace. C'était une musique nécessaire à leur union. La marée de verre s'était brisée, et de ses éclats, ils forgeaient un avenir où chaque battement de cœur serait une vérité. Iris ferma les yeux, bercée par la respiration d'Elias, sentant enfin que son propre corps n'était plus un poids mort, mais une voile gonflée par l'espoir du grand large.

# Chapitre 18

## Diffusion orchestrée

Dans la pénombre de la vieille tour de guet qui surplombait les falaises de Ker-Avel, l'air s'était figé, saturé d'une électricité statique qui faisait se dresser les fins duvets sur les bras d'Iris. L'odeur était celle du vieux bois mouillé et de cet iode entêtant qui s'insinuait partout, comme une promesse ou une menace. À l'extérieur, l'océan, ce géant de granit liquide, hurlait sa colère contre les récifs, mais ici, dans ce cercle d'intimité précaire, le seul rythme qui comptait était celui de la respiration heurtée d'Elias.

Il était assis devant son terminal satellite, les traits sculptés par la lueur bleutée de l'écran. Pour Iris, le voir ainsi, c'était observer un orfèvre manipulant une bombe. Ses doigts, longs et nerveux, habitués à figer l'horreur du monde à travers un objectif, dansaient sur le clavier avec une précision désespérée. Elias ne cherchait pas le scoop ; il effectuait la mise au point sur une vérité trop longtemps restée hors champ.

Iris se tenait debout derrière lui. Elle sentait la chaleur qui émanait de son corps, contrastant violemment avec le froid glacial qui régnait dans son propre cœur depuis le naufrage du *\*Sirocco\**. Elle aurait voulu poser sa main sur son épaule, sentir la trame rugueuse de son pull en laine, mais elle craignait que ce simple contact ne la brise tout à fait.

— Tu es sûre de vouloir faire ça ? murmura Elias sans se retourner.

Sa voix était un grondement sourd, imprégné d'une tendresse qui fit frissonner Iris. Elle ferma les yeux, revoyant la coque du cargo, cette plaie ouverte vomissant ses secrets toxiques, et le visage de Goulven, marqué par la détresse de l'homme qui croit

sauver les siens en vendant son âme.

— Ce n'est plus une question de vouloir, Elias.

Elle s'approcha, franchissant cette frontière invisible qui sépare deux solitudes. Elle inspira son odeur — un mélange de tabac froid, de pluie et de cette note métallique propre aux hommes qui ont trop longtemps côtoyé le danger. C'était son ancrage.

— Si on appuie sur cette touche, reprit-il, ils ne te pardonneront pas. Ils te verront comme celle qui a trahi le sanctuaire.

— Ils me voient déjà comme celle qui a survécu quand les autres ont péri. Je préfère leur colère à leur silence de mort.

Elias se tourna enfin vers elle. Dans ses yeux, Iris lut une admiration douloureuse. Il y avait entre eux ce lien invisible, tissé de cicatrices et de non-dits. Il chercha sa main. Le contraste était brutal : la paume de l'homme, tannée par le métal froid de ses boîtiers, contre la peau diaphane et glacée de la plongeuse. Ce contact n'était pas un simple geste. C'était un amarrage.

— Tu n'es plus seule, Iris. Je porterai ce poids avec toi.

Une larme, une seule, brûla le long de sa joue. Elle n'avait pas pleuré depuis dix ans, réservant ses larmes à l'océan, mais ici, elle se sentait enfin autorisée à être vulnérable. Elle se laissa glisser contre lui, son front reposant sur son épaule. Le tissu du pull piquait sa peau, une sensation délicieuse, une preuve de vie au milieu du désastre.

Elias posa sa main sur sa nuque, ses doigts s'égarant dans ses cheveux imprégnés de sel. Elle était cette épave magnifique qu'il ne voulait plus documenter, mais réparer. Sur l'écran, la barre de progression brillait avec une insistance cruelle. 98 %. 99 %.

Le silence devint liquide.

— C'est maintenant, dit-il.

Son doigt plana au-dessus de la touche "Entrée". Il attendit son dernier consentement. Elle ne dit rien, mais elle serra sa main plus fort. Elias frappa la touche.

Le clic résonna comme un coup de feu. Une petite icône apparut : \*Envoi terminé\*.

À cet instant précis, un éclair déchira le ciel noir, illuminant la pièce d'une clarté spectrale. Le tonnerre suivit, faisant vibrer les murs de pierre. Le secret était dehors. Iris s'écarta légèrement, non pas par recul, mais pour mieux le regarder. Elle se sentait soudain plus légère, comme si elle venait d'effectuer un palier de décompression après une plongée trop profonde. L'oxygène revenait, piquant ses poumons.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

Elias se leva, sans lâcher sa main. Il l'attira contre lui, son bras encerclant sa taille.

— Demain, le monde aura les yeux rivés sur ce caillou. Mais ce qui compte, Iris, c'est nous. On ne peut pas réparer le passé. On peut juste apprendre à naviguer sur ses ruines. Et je veux naviguer avec toi.

L'émotion serra la gorge d'Iris. C'était plus qu'une déclaration ; c'était un serment. Elle se hissa sur la pointe des pieds, guidée par une force magnétique. Le baiser fut d'abord hésitant, goûtant le sel et la fatigue, avant de devenir une ferveur contenue depuis trop longtemps. C'était la rencontre de deux solitudes qui se reconnaissaient enfin.

Le monde pouvait bien exploser, les secrets pouvaient bien se déverser comme de

l'huile noire, ils étaient invulnérables. Ils étaient le feu au cœur de l'hiver. Elias rompit le baiser mais resta contre elle, le front contre le sien.

— C'est fini, Iris. Le silence est brisé.

— Non, répondit-elle avec un sourire lumineux. Ce n'est pas la fin. C'est juste la remontée à la surface.

L'aube sur Ker-Avel s'arracha au granit dans une lumière d'opale. Iris resta immobile dans les bras d'Elias, savourant ce vertige neuf. Le silence dans son esprit n'était plus un linceul. Elle regarda Elias, dont les traits étaient enfin détendus. Il n'était plus le reporter de guerre ; il était le port.

— Tu es la seule vérité que j'ai trouvée en quinze ans, murmura-t-il en écartant une mèche de ses cheveux. Tu es mon phare.

Iris ne répondit pas par des mots. Elle savait que les jours à venir seraient tempétueux, que la colère de l'île les attendait au bas de la tour. Mais elle sentait la solidité des muscles d'Elias sous ses mains et la certitude que l'on ne laisse jamais son binôme derrière.

Ils quittèrent la tour, main dans la main. En descendant l'escalier en colimaçon, le bruit de leurs pas résonna comme un battement de cœur unique. Dehors, l'air frais les frappa au visage. Ker-Avel s'éveillait sans mensonge. Et tandis qu'ils posaient le pied sur le sable souillé, ils ne voyaient pas la catastrophe. Ils voyaient l'horizon. Ils voyaient, enfin, la lumière traverser le verre brisé de leurs vies sous le regard éternel et désormais apaisé de la mer.

# Chapitre 19

## Sacrifice et Rédemption

L'air du matin sur le quai de Ker-Avel n'était plus qu'un souvenir de pureté, une promesse trahie par l'odeur âcre et visqueuse du pétrole qui léchait les flancs de granit de l'île. Pour Iris, chaque inspiration était une brûlure, un rappel physique de la plaie béante qu'elle s'appêtait à refermer. Elle se tenait au bord du monde, là où la terre ferme abandonne ses droits à l'abîme, sentant le poids de la combinaison en néoprène comme une seconde peau, une armure de deuil qu'elle revêtait enfin pour livrer son dernier combat.

À ses côtés, Elias se murait dans un silence qu'elle seule savait désormais déchiffrer : une partition de craintes muettes et de désirs retenus, plus bruyante que le fracas des vagues. Ses mains, d'ordinaire si habiles à capturer l'instant derrière l'objectif de son Leica, tremblaient imperceptiblement tandis qu'il vérifiait les sangles de son gilet stabilisateur. Ce n'était plus le geste technique d'un allié, mais celui d'un homme déballant un objet sacré, avec une fébrilité qui trahissait sa terreur de la voir s'évaporer. Leurs doigts se frôlèrent, et le contact fut un choc électrique dans la froideur de l'aube. Plutôt que l'habituel tabac froid, elle perçut l'odeur plus intime de sa peau chauffée par l'angoisse, une fragrance d'humanité brute qui l'enveloppait mieux que n'importe quel manteau.

— Ne fais pas ça pour eux, Iris, murmura-t-il, sa voix brisée. Ne le fais pas pour les dettes de cette île.

Iris tourna son regard vers lui, deux orages gris où l'incertitude venait de céder la place à une clarté d'eau profonde. Elle posa sa main sur la sienne, sentant la rugosité de son pull contre sa paume, ce lien de laine et de chair qui était devenu son seul

point cardinal.

— Je le fais pour nous, finit-elle par articuler. Pour que le \*Sirocco\* cesse enfin de couler dans mes veines.

Il prit son visage entre ses mains. Ses paumes étaient des foyers de chaleur contre ses joues glacées par les embruns. Il n'y avait plus de place pour les mots, seulement pour ce serment gravé dans le granit de leurs regards. Puis, elle se détourna. La marée noire clapotait contre la digue, un miroir de bitume étouffant le chant des vagues. En plongeant, elle acceptait de se noyer dans la vérité pour mieux en ressortir lavée.

L'eau l'accueillit avec une brutalité glaciale, une main de fer compressant sa poitrine. Sous la surface, la lumière de l'aube était filtrée par la couche d'hydrocarbures, créant un crépuscule toxique. \*Inspire. Expire.\* Le bruit mécanique du détendeur était le seul rythme qui comptait. À chaque expiration, les bulles s'échappaient comme autant de secrets libérés. Elle s'enfonça dans le silence liquide, là où la culpabilité n'était plus une idée, mais une pression physique écrasant ses tympanes.

La carcasse du cargo surgit des ténèbres, squelette de géant déformé par la corrosion. De ses entrailles s'échappait un ruban sombre, le poison qu'elle devait stopper. Iris s'approcha de la vanne. Ses mains, engourdis, empoignèrent la clé à griffes. Chaque tour de métal était une pensée pour Elias. Elle ne réparait pas seulement une fuite technique ; elle suturait son propre cœur. Elle visualisa la douceur de sa barbe contre sa joue, la force de ses bras la veille, dans la pénombre du phare. Cette pensée devint son oxygène de secours.

Le métal grinça, un gémissement lugubre qui semblait porter les cris du passé. Elle dut forcer, ses muscles criant leur douleur sous la pression abyssale. \*Un tour. Deux tours.\* Le ruban noir s'amenuisa. Lorsqu'elle sentit enfin la vanne se bloquer, une paix étrange l'envahit. Elle n'était plus la naufragée de sa propre vie, elle était celle qui rendait à l'océan sa clarté.

La remontée fut une lente agonie vers la lumière. À six mètres, suspendue dans le vide pour son palier de décompression, elle sentit une larme couler à l'intérieur de son masque. Une larme de gratitude. Au-dessus d'elle, la surface n'était plus un plafond de plomb, mais une promesse.

Lorsqu'elle creva la surface dans une explosion d'écume, elle arracha son masque, aspirant l'air à pleins poumons. Elias était là, penché par-dessus le bastingage du \*Suroît\*, le visage ravagé. Il tendit ses bras vers elle et la tira hors de l'eau avec une force désespérée. Elle retomba sur le pont, ruisselante, couverte de traînées noires. Il s'agenouilla instantanément, ne se souciant ni du pétrole qui souillait ses vêtements, ni du froid du néoprène.

Il commença à la débarrasser de son équipement lourd avec une dévotion méticuleuse, ses mains tremblantes libérant les boucles comme s'il l'effeuillait de son passé. À chaque sangle qui tombait, Iris sentait un poids s'envoler de son âme.

— Tu es revenue, souffla-t-il, sa voix n'étant plus qu'une vibration contre son front.

— Je suis là, Elias. Pour de bon.

Il l'attira contre lui, son visage trouvant refuge dans le creux de son cou. L'odeur de la laine mouillée se mêlait maintenant à celle du sel et de la victoire. Dans ce cercle de bras, Iris ne sentait plus la morsure du froid, mais un feu intérieur qui consumait dix ans de mutisme. Elle leva une main gantée pour effleurer la cicatrice près de son sourcil, ancrant sa réalité dans la chair de cet homme.

— Tout ce temps, j'ai photographié la mort, avoua-t-il contre sa peau. Mais aujourd'hui, en te voyant ressortir de cet enfer, j'ai compris que la seule vérité qui vaille est celle que l'on choisit de garder vivante.

Le baiser qui suivit fut une collision désespérée, marquée par le goût du sel et de la survie. C'était un baiser de naufragés atteignant enfin le rivage, une reconnaissance mutuelle de leurs solitudes qui se fusionnaient. Sous la pression de ses lèvres, Iris sentit les dernières barrières s'effondrer. Elle n'était plus la paria de Ker-Avel, elle était une femme aimée, debout dans l'incandescence d'une aube nouvelle.

Elias se redressa, encadrant son visage taché d'huile avec une tendresse infinie. Il désigna l'horizon du regard. Le soleil perçait enfin la brume, jetant des éclats de nacre sur une mer qu'ils venaient de reconquérir.

— On doit rentrer, Iris. L'île va trembler, la vérité va éclater.

— Je n'ai plus peur, répondit-elle. Ma voix est revenue.

Il sourit, un sourire qui lavait les péchés de l'île, et posa un dernier baiser sur son front, là où un cristal de sel brillait comme un diamant. Elias tourna la barre, pointant la proue vers le port. Le *\*Suroît\** fendit l'écume, laissant derrière lui le cargo maudit et ses fantômes.

Iris s'appuya contre l'épaule d'Elias, respirant le parfum de l'avenir : un mélange de varech frais et de la chaleur de l'homme qu'elle aimait. Les falaises de granit noir n'étaient plus des gardiennes de secrets, mais les remparts d'une vie qu'ils allaient reconstruire ensemble. Devant eux, la jetée était couverte de silhouettes impatientes, mais Iris ne voyait que la main d'Elias serrant la sienne. Ils n'avaient plus besoin de boussole. Leur amour était leur seul horizon, une étoile fixe dans la clarté retrouvée de Ker-Avel.

# Chapitre 20

## La mer rend les comptes

Le jour se levait sur Ker-Avel avec une pudeur presque insultante. Après la fureur de la tempête, l'aube s'étirait, diaphane et glacée, révélant le désastre que la nuit avait tenté de masquer. L'air avait ce goût particulier des lendemains de naufrage : un mélange âcre de sel saturé, de goémon arraché et cette odeur de pétrole, lourde, visqueuse, qui collait aux narines comme un remords.

Iris était debout sur la jetée de granit noir, immobile. Ses yeux parcouraient l'estran où, là où le sable brillait jadis comme une promesse, s'étalait désormais une nappe d'ébène. C'était la vérité qui remontait enfin, une marée de goudron aspirant la lumière, libérant les secrets que Goulven et l'île avaient tenté d'enfouir sous la coque des cargos. Dans sa poitrine, Iris sentait la pression s'accroître, cette narcose familière de la culpabilité qui l'écrasait depuis dix ans, plus lourde que n'importe quelle colonne d'eau.

Un craquement de pas sur les galets la fit tressaillir. Elias. Son odeur le précédait, puissant rempart de civilisation contre la sauvagerie ambiante : un parfum de tabac froid, de cuir usé et une note de vétiver. Il vint se placer à ses côtés, respectant la bulle de verre où elle s'enfermait chaque fois que le passé l'asphyxiait.

— On dirait que l'océan a fini de vomir nos péchés, Iris, murmura-t-il.

Sa voix était un baume, un velours sombre. Il ne cherchait pas à la rassurer. Il constatait le désastre avec cette honnêteté brutale qui l'avait, dès le premier jour, terrifiée et séduite. Iris fixa une mouette qui tentait désespérément de s'envoler, les ailes engluées. Elle s'identifiait à cet oiseau. Elle aussi était en pleine perte de

flottabilité, luttant contre une poussée d'Archimède inversée qui la tirait vers le fond.

Elias fit un pas de plus. Il sortit une main de sa poche et, avec une hésitation qui trahissait une vulnérabilité nouvelle, un léger tremblement dans les doigts, il effleura sa joue. Sa peau était rugueuse, marquée par les hivers de guerre, mais son contact était d'une tendresse infinie.

— Regarde-moi, Iris. Laisse-moi être ton palier de décompression. Ne redescends plus là-bas.

Elle tourna la tête, et dans le gris d'orage de ses yeux, elle ne vit ni jugement, ni pitié. Elle y vit un reflet d'elle-même, une possibilité de futur.

— Je n'ai pas le droit de guérir alors que le frère d'un autre est resté là-bas, souffla-t-elle.

Sa propre voix lui parut étrangère, un écho lointain surgissant des abysses. Elias prit son visage entre ses mains. Ses paumes étaient brûlantes contre le froid de la jetée.

— Mon frère ne voudrait pas que tu te noies chaque jour pour lui. Te voir ainsi, c'est le faire mourir une seconde fois.

La digue qu'elle avait construite, brique par brique, se fissura. Elle s'appuya contre lui, laissant son front reposer sur son épaule. L'odeur de sa veste, imprégnée de pluie et d'humanité, l'enveloppa comme une armure. Elias la serra contre lui, ses bras formant un cercle protecteur, un havre de paix au milieu du chaos.

Ils finirent par quitter la jetée, marchant d'un pas égal vers le village. Leurs manteaux de laine se frôlaient avec un bruissement feutré. Devant la mairie de pierre grise, ils virent Goulven. Le maire ressemblait à un vieux chêne foudroyé. Ses yeux rencontrèrent ceux d'Iris, et pour la première fois, elle n'y vit plus l'autorité, mais la

détresse d'un homme qui avait vendu la mer pour sauver la terre.

— Le procureur arrive, dit Goulven d'une voix blanche. Je leur donnerai tout.

Iris hocha simplement la tête. Le temps des secrets était révolu. Elias pressa sa main, un ancrage solide alors que les premières sirènes des secours déchiraient la grisaille au loin. Il l'entraîna un peu plus loin, à l'abri des regards, contre le muret qui surplombait la plage souillée.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Iris.

Sa voix tremblait, mais elle était portée par une force nouvelle, une remontée vers la surface qui ne brûlait plus ses poumons. Elias se tourna vers elle, réduisant l'espace jusqu'à ce que leurs souffles se mêlent en de petits nuages de vapeur.

— On nettoie, Iris. On nettoie tout. Le sable, les côtes... et nous.

Il pencha son front contre le sien. Le contact de leurs peaux, froides par l'air matinal mais brûlantes de désir, créa une étincelle invisible. Iris inspira son souffle, ce souffle qu'il lui offrait, et elle se sentit devenir immense. Elle n'était plus la plongeuse muette ; elle était une femme qui acceptait d'être aimée sur les ruines d'un désastre.

Elias ne finit pas sa phrase. Il posa ses lèvres sur les siennes. Ce fut leur premier vrai baiser, un pacte de sel et d'espoir. Il goûtait l'amertume du goudron qui flottait dans l'air, mais surtout la douceur sucrée d'un soulagement tant attendu. C'était un baiser de survie, profond et désespéré, où leurs langues se cherchaient comme deux naufragés trouvant enfin la terre ferme. Elias l'embrassait avec une urgence contenue, ses mains remontant dans sa nuque, s'accrochant à elle comme à une bouée.

Lorsqu'ils se séparèrent, le monde avait changé de couleur. Le soleil perçait enfin la brume, frappant l'eau avec une précision chirurgicale.

— Tu sens cette odeur ? demanda Elias.

— Le pétrole ?

— Non. Derrière. Le sel, le vrai. La vie qui revient.

Iris inspira profondément. Il avait raison. Sous l'âpreté de la catastrophe, il y avait cette vitalité indomptable. Elle prit la main d'Elias, entrelaçant leurs doigts, une maille serrée contre le destin.

— Oui, murmura-t-elle enfin.

C'était un mot minuscule, un simple souffle, mais il portait en lui le poids d'une révolution. Elias s'immobilisa, foudroyé. C'était la première fois qu'il l'entendait vraiment. Il ne dit rien, se contentant de presser sa paume contre la sienne. Ensemble, ils se détournèrent de l'horizon pour affronter le tumulte du village et de la justice qui les attendait. Ils marchaient vers leur futur, deux silhouettes fragiles mais debout, une île à eux deux, inexpugnable, battue par les flots mais jamais submergée.

# Chapitre 21

## L'air libre

Sur le quai de Ker-Avel, l'air possédait cette saveur particulière des lendemains d'orage, un mélange de sel pur et de terre mouillée, comme si l'île elle-même venait de reprendre son souffle après une trop longue apnée. Le granit noir des falaises, d'ordinaire si menaçant, luisait sous une lumière d'opale, une clarté presque timide qui semblait demander pardon pour les ténèbres passées. Iris se tenait là, immobile, face à l'immensité. Pour la première fois depuis dix ans, l'océan n'était plus un tombeau béant, un rappel constant de sa faute, mais une simple étendue d'eau, un horizon qui s'étirait à l'infini, lavé de ses péchés par la transparence de la vérité. La pression qui écrasait sa poitrine, cette sensation d'être perpétuellement à vingt mètres de profondeur sans réserve d'oxygène, s'était évaporée. Sa cage thoracique se fit soudain trop étroite, non plus sous le poids de l'angoisse, mais sous l'afflux d'un air si pur qu'il en devenait presque enivrant.

À ses côtés, Elias ne disait rien. Sa présence était une ancre, solide et rassurante, mais d'une douceur nouvelle. Il n'était plus le reporter aux aguets, l'homme dont l'objectif cherchait à capturer la douleur des autres pour masquer la sienne. Il fit un pas vers elle, et le simple froissement de son trench-coat contre le vent résonna aux oreilles d'Iris comme une mélodie intime. Elle tourna la tête, et ses yeux rencontrèrent les siens. La dureté de son regard s'était brisée, laissant affleurer un gris d'orage apaisé, une transparence presque insoutenable pour celle qui s'était si longtemps cachée.

— Tu sens ça ? murmura-t-il, sa voix s'enroulant autour d'elle comme un châle de laine épaisse. Ce n'est plus le silence qui cache. C'est le silence qui repose.

Il tendit la main, et Iris sentit l'air se raréfier entre eux, comme si l'oxygène lui-même

choisissait son camp. Ses doigts à lui étaient rugueux, marqués par les climats rudes et les boîtiers métalliques, mais lorsqu'ils effleurèrent la joue d'Iris, ils furent d'une légèreté de plume. Pourtant, elle perçut un léger tremblement dans cette main si forte, une faille qui la bouleversa plus que n'importe quel discours. L'odeur d'Elias — un parfum de tabac froid, de papier ancien et de cette note marine, sauvage, qui semblait désormais coller à leur peau à tous deux — devint son seul point de repère. Le toucher de ses doigts redessinait les contours de son visage, comme s'il voulait apprendre par cœur chaque cicatrice invisible, chaque ligne tracée par la culpabilité et désormais effacée par le pardon.

— Je pensais que je ne pourrais jamais te regarder sans voir le vide, confia Elias, sa voix vibrant contre le vent. Je pensais que tu serais toujours l'ombre entre moi et mon frère. Mais maintenant, je ne vois que toi, Iris. Juste la femme qui m'a appris que l'on pouvait remonter à la surface sans exploser.

Iris sentit une larme solitaire glisser sur sa joue. Elle n'était pas faite de sel et de regret, mais d'une gratitude immense. Elias la recueillit du bout du pouce, un geste d'une tendresse si pure qu'il en devint sacré. À cet instant, l'île de Ker-Avel semblait flotter hors du temps. Sous le regard d'Elias, elle se sentait belle, non pas de cette beauté de porcelaine, mais d'une beauté de granit, solide, éprouvée par les tempêtes et polie par les embruns.

— On a survécu, murmura-t-il contre ses lèvres.

Sa voix n'était qu'un froissement de soie contre sa bouche, un souffle chaud qui venait combler le vide de dix années de silence. Le baiser qui suivit fut l'aboutissement de tous leurs paliers de décompression. Il commença comme une hésitation, puis s'intensifia, devenant une promesse silencieuse. C'était un baiser qui goûtait la mer et l'espoir, marqué par l'amertume persistante du tabac et la chaleur saumâtre du sel sur leurs lèvres mêlées. Iris passa ses bras autour de son cou, s'ancrant à lui, sentant la force de ses bras l'envelopper. Dans cette étreinte, il n'y avait plus de passé, plus de

Sirocco, plus de cargaison toxique. Il n'y avait que deux âmes s'accordant enfin sur la même note.

Ils restèrent ainsi, enlacés sur le quai, tandis que le soleil commençait sa lente descente vers l'horizon, embrasant l'eau de reflets cuivrés. Elias se recula de quelques centimètres, juste assez pour la regarder à nouveau. Il passa une main dans ses cheveux, encore un peu emmêlés par le vent.

— Je dois partir à Brest demain pour clore ce dossier, Iris. Mais "repartir" est un mot étrange. On ne repart jamais vraiment des endroits où l'on a laissé un morceau de son âme.

— Tu reviendras ? demanda-t-elle, non pas comme une supplication, mais comme une évidence.

— Je vais apprendre à rester, répondit-il avec un sourire qui illumina ses traits fatigués. Je veux voir comment tes yeux changent quand tu ne regardes plus le fond.

Il finit par s'éloigner vers la route côtière. Iris resta immobile sur le quai, les mains dans les poches de son caban, sentant encore la brûlure douce de ses pouces contre ses tempes. C'était une empreinte thermique, un sceau de chaleur qui luttait contre la morsure de l'air nocturne. Elle regarda les feux arrière de la voiture disparaître derrière le tournant de la falaise, mais la solitude ne ressemblait plus à un exil. C'était un espace de liberté. Elle ne comptait plus les paliers de décompression. Elle était en haut. Elle était à l'air libre.

L'océan, autrefois personnage omniscient et menaçant, s'était retiré dans une neutralité bienveillante. Il n'était plus le dépositaire des péchés, mais un simple décor de verre et d'écume. Iris monta la petite rue pavée vers sa maison de granit, saluant d'un signe de tête les marins qu'elle croisait, réintégrant le monde des vivants non par la porte du sacrifice, mais par celle de l'acceptation.

Arrivée devant sa fenêtre qui donnait sur le large, elle observa le phare de la Vieille balayer l'horizon de son pinceau régulier. Un, deux, trois... la lumière. C'était le rythme cardiaque de l'île. C'était désormais le sien. La culpabilité était devenue une vieille ancre rouillée, abandonnée au fond de l'eau. Sur le sable mouillé de sa vie, tout restait à écrire. Elle n'avait plus besoin de retenir son souffle. Elle s'endormit alors que le murmure des vagues se transformait en une promesse d'aube, un chant doux qui ne parlait plus de naufrage, mais de départs vers des horizons que l'on ne craint plus de découvrir. L'amour, loin d'être un risque de noyade, était devenu l'océan lui-même : infini, profond, et enfin, magnifiquement calme.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Les Mares de Verre"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)